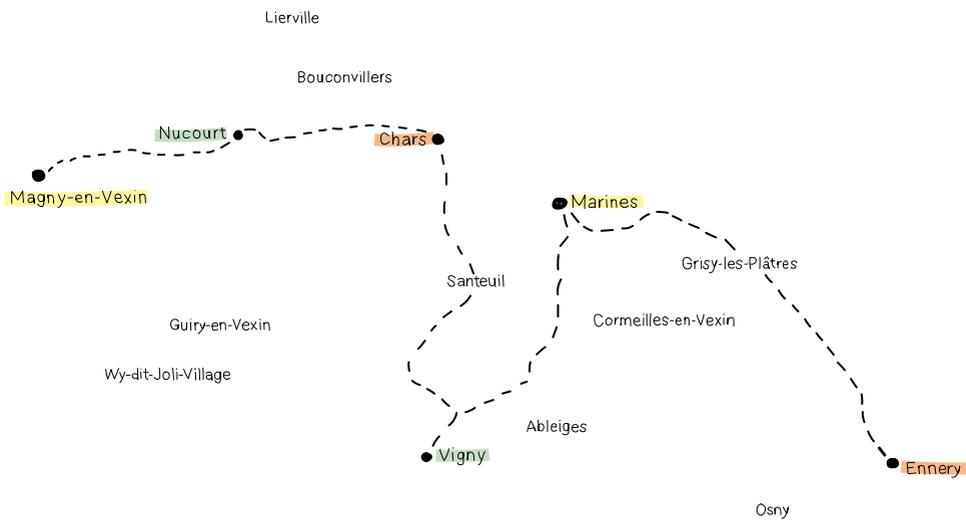


R



grandir
dans le Vexin



Des sentiers agricoles peu accueillants pour les vélos. De grands poids lourds qui sillonnent les départementales au petit matin. Des villages aux ruelles vides. On pourrait, à première vue, avoir du Vexin l'image d'un territoire morne et figé où les pavillons se succèdent. Puis, l'on observe la mobilisation d'une partie des habitants du Perchay contre le lancement d'un méthaniseur agricole et les grandes banderoles déployées pour réclamer l'installation d'un nouveau lycée à Magny-en-Vexin. L'on découvre alors une population plus active, très attachée à son territoire.

Un attachement partagé par sa jeunesse, que nous avons rencontrée. Peu de ces jeunes veulent quitter leur campagne : Paris semble très loin et fait rarement rêver. Mais à l'adolescence, un basculement s'opère à mesure que l'on souhaite s'affranchir du regard parental. Ces grands espaces silencieux où les champs agricoles séparent les villages les uns des autres deviennent ennuyeux. Les lieux pour se retrouver quand on n'a ni 18 ans ni le permis sont rares. Le kebab de Vigny, où certains avaient leurs habitudes, a fermé. On trouve quelques stades ici et là mais impossible, vu le manque de transports, de s'établir trop longtemps quelque part.

La distance, passé 14 ans, est un enfermement. Comment se voir, se toucher, se rencontrer quand il faut parfois marcher plusieurs heures pour se retrouver ? L'isolement prédomine alors, et si certains y échappent grâce aux activités sportives, d'autres ne bougent pas de chez eux. Les associations de terrain se mobilisent et rivalisent de projets pour éviter aux jeunes de rester captifs de leurs écrans une fois les cours terminés.

Car l'envie d'agir est là, que ce soit pour la planète ou pour sa propre destinée. Les jeunes croisés durant cette résidence ont de l'ambition... mais doivent attendre. Attendre d'échapper à leurs addictions pour progresser. Attendre de quitter un milieu familial violent. Attendre de passer le permis. Attendre sous l'abri de la gare de Cergy Saint-Christophe que le 95-04 pour Magny-en-Vexin daigne enfin passer. Attendre pour s'accomplir. Ce recueil est un concentré non exhaustif de toutes ces attentes.

ludovic clerima



dans ma
campagne

mon meilleur ami

c'est l'ennui

Luigi vit dans un petit village et s'ennuie mortellement. Autour de lui, personne ne prête attention à sa présence.

L'ennui, c'est une grosse partie de ma vie. J'habite dans un village en banlieue de Paris, dans le 95. Il y a peut-être 1 900 habitants, un stade, une école. Parfois, je sors avec des potes. Je me balade dans le village. On rigole. On fait du basket. Du skate. On parle... mais ce sont des journées exceptionnelles et rares. La plupart ne vivent pas dans le même village que moi et ma mère ne veut pas me laisser y aller seul. Du coup, je passe ma journée avec mon meilleur ami : l'ennui.

Elle est surtout présente le mardi. C'est le jour où elle m'accompagne le plus. Je vous explique. Le mardi, je me lève à 7 heures. Je vais en cours... et je me fais chier parce que c'est trop facile. Puis, je rentre chez moi. Je goûte. Je vais dans mon lit et là... rien. L'ennui. Je n'ai absolument rien à faire et c'est tout le temps comme ça. Parfois, je vais sur mon PC, mais au bout de quelques minutes, je m'ennuie. D'autres fois, j'essaie de réviser mes cours, parce que si je continue comme ça je vais finir chômeur. Mais je ne trouve pas le courage.

Bizarrement, je me sens très seul à la maison. Ma mère est souvent en télétravail à cause du Covid. Elle travaille dans l'informatique et est tout le temps devant un écran avec son casque parce qu'elle a beaucoup de visios avec ses collègues. Je ne dois pas trop la déranger et je ne peux pas trop faire de choses avec elle. Mon grand frère, lui, il a 16 ans et sort tout le temps avec sa copine. Et moi, baah... je m'ennuie dans le salon. Je m'ennuie dans ma chambre. Je m'ennuie dans la cuisine. Je m'ennuie tellement que je trouve marrant de faire les corvées à la maison.

Luigi, 13 ans, Chars

mes problèmes restent au vestiaire

Tom est fan de foot et entraîne une équipe d'enfants dans son village. Le plaisir qu'il éprouve sur le terrain lui permet de mettre ses soucis de côté.

J'avais 7 ans quand le football n'avait encore aucune importance pour moi. Je savais à peine frapper dans un ballon, mais je jouais pour rester ami avec mon groupe. À force, j'ai commencé à apprécier et même à jouer à chaque récré. Ce sport était devenu une habitude, rien de plus. Puis, j'ai découvert que le monde du foot était très vaste. J'ai mis du temps pour connaître certains joueurs, même les meilleurs.

Après ça, il a bien fallu supporter un club. C'est l'étape obligée. Mes amis étaient déjà en train de suivre le Paris Saint-Germain. Alors, j'ai regardé des matchs. Un. Puis deux. Puis trois. J'ai adhéré. J'ai compris ce que c'était que de « supporter » un club, même si des gens critiquaient encore car je n'étais pas un professionnel de ce sport et que je ne connaissais pas tout. La Coupe du monde 2018 est arrivée. Je n'ai loupé aucun match... Après cette finale, ces émotions... le foot est devenu ma passion.

. terrains glissants dans le Vexin

J'ai commencé le foot en club à 10 ans et je suis toujours dans ce club aujourd'hui, avec mes potes : l'AS Vexin. C'est très compliqué de jouer à la campagne car nos terrains sont pitoyables. On n'a pas de synthétique, ça complique notre jeu et notre apprentissage. Ce sont des terrains en terre, abîmés, avec des trous. Les cages sont vieilles et les filets troués... Ça cause des rebonds de balles. Mais bon, on est là pour s'amuser. On joue en D4. On a un terrain à Marines et un autre à Us, un petit village où je vis depuis ma naissance. Je vais au foot en vélo, en voiture, en trottinette. Tout près du stade de Us, ils viennent de construire un tout nouveau city. Il est assez petit mais on passe de bonnes heures dessus, et on joue parfois avec les grands.

Le terrain à Us, à chaque fois que je le vois, je réalise que c'est presque toute ma vie. Il y a le terrain de Marines qui est aussi en terre, mais lui il est en bon état. C'est là qu'on joue les gros matchs. Mes débuts ont été un peu compliqués car je jouais avec des plus grands que moi et que je n'étais vraiment pas très fort. J'ai arrêté une première fois, puis j'ai repris à force de regarder les matchs. J'avais 11 ans et je jouais sur des grands terrains. Ça se passait bien, même si ça ne se reflétait pas dans le score. Mon but était de porter le brassard de capitaine mais c'était impossible à ce moment, j'étais trop jeune. J'ai persévéré. J'ai fait des stages avec un ancien footballeur professionnel, Laurent Fournier, qui jouait au PSG. C'était super et il m'a appris plein de choses.

. le foot, mon refuge

C'est cette année que j'ai compris l'importance du sport dans une vie. On peut s'y réfugier quand on va mal, comme cette année entre 2022 et 2023. J'ai perdu beaucoup de proches et mes parents se sont séparés. Ça m'a donné une rage et une envie de me venger contre ces choses qui te gâchent la vie. C'est d'ailleurs cette année-là que j'ai enfin eu le brassard de capitaine. Un rien qui m'a beaucoup fait avancer mentalement. C'était un boost. J'ai eu la confiance de nombreuses personnes et surtout celle de l'entraîneur.

En début d'année, il m'a proposé de venir entraîner les plus jeunes de mon club. Au début, il était avec moi. C'était pas mal stressant car il me regardait et les parents aussi. Mais, maintenant, je suis seul avec un groupe de douze gamins environ. Ce sont des enfants de 9-10 ans. Je leur fais faire des exercices et je crois qu'ils m'apprécient. Actuellement, je n'ai fait qu'un match officiel en tant que coach avec eux. On a gagné 7-0. J'étais très fier d'eux ! Sans ce sport, je n'aurais jamais été aussi mature. Le foot me libère et m'aide à laisser mes problèmes au vestiaire.

Tom, 14 ans, Us

la playlist

de ma vie

Karène est fan de musique. Pour elle, chaque morceau entre en résonance avec une émotion.

Il y a toujours eu de la musique en « bruit de fond » à la maison. Aussi bien des musiques antillaises qu'américaines. C'est sur de la musique que j'ai fait mes premiers pas. Cet art est intimement lié à moi. Je fais du solfège et du piano depuis trois ans et j'ai un cours collectif de percussions depuis deux ans.

La musique me permet de mieux m'exprimer, mais aussi de me mettre dans une sorte de bulle sans bruit quand je le veux. Jouer d'un instrument m'aide à me concentrer. Je retiens très vite les paroles et je peux parfois reproduire l'air d'une musique que je n'ai écouté qu'une fois. Attention, je n'ai pas l'oreille absolue non plus.

Les sons que j'écoute me renvoient à certaines émotions. En ce moment, la playlist de ce que je ressens se compose de :

- *Love* de Keyshia Cole. C'est à la fois de l'amour et de la tristesse. Quand je l'écoute, ça fait comme si j'étais dans une sorte de phase. Comme si je jouais le personnage de la chanson alors que je n'ai jamais vécu ce qu'elle raconte.

- *Bloody stream* de JoJo's Bizarre. Là, c'est de la joie. Je suis contente quand j'écoute ça parce que la musique est entraînante. Elle vient de l'anime JoJo's Bizarre Adventure. Il fait partie de mes animes préférés.

- *New Magic Wand* de Tyler, The Creator. Là, c'est plutôt de l'agitation. Cette chanson me donne de l'énergie d'un coup.

- *River flows in you* de Yiruma, c'est tout l'inverse. C'est plutôt calme. Quand j'ai découvert cette musique, j'étais partie avec ma sœur chez mon papi en Martinique et il ne faisait que de me crier dessus. Les seuls moments que j'aimais étaient ceux où j'écoutais ce morceau.

- *Chanson du Mwaka* de Kalash. Là, je me sens énervée. Les paroles de cette chanson parlent du racisme que vivent les Antillais, ce qui me touche beaucoup car je viens de là-bas.

Dire que la musique est toute ma vie ne serait pas faux. Je suis une passionnée, mais je pense que je ne ferai jamais de cette passion un métier. Cette industrie est un univers dur et cruel. Je préfère garder pour moi ces chansons qui éveillent mes émotions.

Karène, 14 ans, Noisel

une vie à écrire

Klara écrit depuis son plus jeune âge. Elle invente des histoires et vient de terminer son premier roman. Son rêve : le voir publier prochainement.

J'ai commencé à écrire car je lisais beaucoup. Dans chaque histoire, je trouvais qu'il manquait des choses et des détails. J'ai donc commencé les miennes, pour me satisfaire au maximum. Je fais passer à travers mes personnages ce que moi je ressens. Ils vivent les mêmes choses que moi.

Parfois, j'écris des histoires sur des personnages qui n'existent pas. Chaque feuille simple est un chapitre. J'en écris à peu près dix par histoire, surtout pendant les vacances. Je peux écrire sur les notes de mon smartphone, mais je préfère le papier. Ça me permet de garder une trace pour toujours de ce que j'ai écrit. Mes histoires sont courtes et un peu brouillonnes, car j'écris pour moi sans me mettre la pression. C'est une libération. Une thérapie même. Je note des choses que je ne confie à personne.

. écrire une nuit entière

C'est mon passe-temps favori. Dès que j'ai quelques minutes, je prends une feuille et j'écris des lignes et des lignes. Je décris mes journées. Je parle de ma vie. De toutes ces choses que je dis tout bas. Les bonnes, comme les mauvaises... Les mauvaises surtout, c'est plus simple et plus passionnant à écrire. Je n'écris pas que pour le plaisir.

Souvent, après avoir écrit, je me sens mieux. J'ai des carnets remplis de notes, ils en débordent. Chaque jour, dès qu'une idée me vient en tête, je l'écris sur un petit Post-it, ou dans un carnet pour des phrases plus longues. J'ai mon rituel d'écriture. Quand je commence, je mets de la musique en fond. J'essaie de me concentrer seulement sur mon texte. La musique que je choisis est très

calme car je pense que ça m'aide pour ça. Mes pages sont souvent stockées dans une « boîte aux lettres ». Je l'appelle comme ça, car c'est dedans que je stocke mes lettres. Je n'aime pas qu'elles soient éparpillées ou que quelqu'un les lise. Je préfère qu'elles restent secrètes.

Je peux écrire pendant des heures. Une fois, en vacances, j'ai commencé une nouvelle histoire et j'avais tellement d'idées que je n'ai pas arrêté de toute la nuit, j'ai fini avec une grosse migraine et j'avais très mal aux yeux.

. bientôt mon premier roman

Je ne me prends pas la tête sur l'écriture, mais j'aimerais bien publier un roman. J'ai déjà posté une histoire sur un site internet, mais je n'en étais pas contente. C'était une petite romance sans importance.

Depuis un an, je travaille sur mon premier roman. Le livre commence à prendre forme, et j'aimerais envoyer mon manuscrit à une maison d'édition. Autour de moi, beaucoup de personnes et d'amies ont déjà publié des textes. Je sais comment contacter une maison d'édition. Je préfère donc ne pas vous en dire trop sur mon histoire.

Je ne sais pas si j'aimerais devenir une romancière professionnelle. Je n'aime pas trop l'idée d'écrire pour satisfaire mes besoins financiers. Ça doit rester un plaisir. Je signe tous mes textes avec mon prénom et les initiales de mes deux noms de famille, comme ça : Klara S.D. Cherchez bien dans vos librairies, vous me lirez peut-être bientôt.

Klara, 14 ans, Vigny

muscler mon corps

pour me révéler

Entre son régime et ses entraînements, Bastien sculpte patiemment son corps pour devenir la meilleure version de lui-même.

Au début, le sport, ça ne m'a pas convaincu. Les trois premières semaines, j'avais envie d'arrêter car ma morphologie ne changeait pas.

Il ne faut pas se décourager. La musculation, ça demande du temps. J'ai commencé vers mes 12-13 ans pour améliorer mon corps. Maintenant, j'aime cette sensation de fierté lorsque je m'entraîne et que je me trouve plus beau qu'avant. Je fais des pompes, des tractions et des crunchs au petit matin, trois à quatre fois par semaine, entre trente minutes et une heure. À côté, je fais du basket et du badminton, deux à trois fois par semaine pendant deux heures. Et ça marche. Avant, on ne voyait même pas mes abdos, et mes bras étaient très fins. Bon, j'ai encore du mal à prendre des bras mais mes pecs et mes abdos se dessinent. Je ne sais pas si ça m'aide vraiment à draguer. Pour moi, il y a le physique et l'attitude. Ça me sert peut-être un peu l'été quand je sors ma petite chemise hawaïenne.

. régime sec

Je me pèse régulièrement pour voir mon poids. J'ai plutôt un IMC correct, autour de 18,2. L'entraînement, ça se passe aussi dans l'assiette. Je mange beaucoup de viande et d'œufs, avec du poisson de temps en temps, pour les protéines. Je vais moins au MacDo. Je bois moins de Coca ou de boissons sucrées et je sens que ça fait effet, je me sens plus léger. Le plus dur, ça a été d'arrêter les boissons gazeuses. Dès que l'envie vient, je me dis que j'en prendrai plutôt demain et je reporte comme ça tout le temps. Ça marche plutôt bien. Je suis arrivé à une canette par semaine. Je détestais les légumes et finalement, aujourd'hui, je me suis converti et j'aime bien ça. J'en demande même à mes parents.

Après, faut savoir se faire plaisir, surtout quand on est jeune. Mais faut pas oublier qu'en vieillissant, les petits plaisirs, faut les diminuer. Bon, je ne me compare pas encore à Tibo InShape, mais j'aimerais bien ressembler à certains acteurs américains comme Tom Holland. Je sais que je suis plus jeune et que je n'ai pas la même morphologie donc j'essaie d'être réaliste et de me forger mon propre corps. Je m'inspire de ce que je peux voir dans certains livres pour les exercices, et pas tellement les influenceurs.

Et ne me parlez pas de e-sport. Les compétitions comme *League of Legends* ou *Mario Kart*, c'est sympa, mais ce n'est pas du sport. Je ne force personne après, les gens qui font ça ont le droit, mais s'ils ont des problèmes de santé plus tard ce sera leur faute.

. avoir confiance en moi

Je fais ça en partie pour l'esthétique, et surtout parce que j'apprécie faire du sport. Puis, mes parents sont très sportifs et m'ont donné envie de m'y mettre. Pour l'instant, je suis trop jeune pour aller en salle. En France, il faut avoir 16 ans et un certificat. Je m'entraîne à la maison ou dans des parcs. Ça me permet de me concentrer, de ne pas me soucier du reste et ça me donne confiance en moi. Mon physique commence à me plaire. Je me dis que j'ai bien fait de ne pas abandonner, car avant je ne me trouvais pas très beau.

Rappelez-vous qu'il faut faire ça pour le plaisir et pas uniquement pour être fort, sinon vous ne tiendrez jamais le rythme. Certains jours, vous aurez la flemme, mais faut se forcer. Pour bien entraîner votre corps, je vous recommande de pratiquer un sport en club et de faire de la musculation avec des entraînements différents. Et surtout, de ne rien lâcher jusqu'au bout.

Bastien, 14 ans,
La Villeneuve-Saint-Martin

baby-sitter, boulangère et **collégienne**

Tous les week-ends, Laura endosse le rôle d'apprentie boulangère pour aider son père. Une tâche qui se complique lorsqu'elle doit en plus s'occuper de son petit frère.

C'est toujours le week-end que ça se produit. Ça commence le samedi vers 13h30. Ma mère part au fournil aider mon père qui est parti de la maison à 4h30 pour travailler. Il produit son pain et le vend à la boutique jusqu'à 15 heures. Ensuite, il se « repose » un peu jusqu'à 18 heures en faisant la vaisselle, en nettoyant les moules et en nourrissant les levains.

Lorsqu'il rentre à la maison, il nous dit bonjour, nous demande comment s'est passé l'après-midi... et s'excuse. Il est désolé de ne pas pouvoir passer assez de temps avec nous. Désolé aussi d'être fatigué. De n'avoir plus que la force de manger un sandwich, avant d'aller se reposer. Mon père travaille beaucoup et je le vois peu, contrairement à ma mère.

Elle n'est pas boulangère mais elle l'aide le samedi. Avant de partir, elle fixe les règles. Faire ses devoirs avant les écrans. Vider le lave-vaisselle. Faire du feu. Fermer les volets. Tirer les rideaux quand il fait nuit. Et pour moi, garder mon frère. C'est le plus dur car, évidemment, mon frère ne fait rien de tout ça et, si je le rappelle à l'ordre, il me tape.

Je devrais le dire à mes parents mais ils sont si fatigués le soir que je préfère me taire. Sinon, ils vont s'énerver et tout le monde va passer une mauvaise soirée. Je ne peux pas lui crier dessus ou essayer de me faire entendre car, la plupart du temps, quand ça arrive, mon père est là et il dort. Je ne veux pas le réveiller.

Mon frère a 10 ans et demi, mais il a beaucoup de mal à gérer ses émotions. Quand il était petit, il a eu beaucoup de mal à apprendre à parler. Comme il n'arrivait pas à se faire comprendre, il se frustrait très très vite. C'est resté jusqu'à aujourd'hui, même s'il n'a plus de mal à parler.

. mes samedis au marché

Parfois, le samedi, je pars même aider mon père sur les marchés à Paris. Ça se passe dans une grande allée de 40 mètres avec plusieurs stands qui vendent des fruits, des légumes, du poisson, du foie. Il y a des fleuristes, des cafés, des vendeurs de crêpes. Le stand de mon père est long de deux ou trois mètres. On arrive vers 8h30 et on termine à 13h30. C'est assez fatigant le matin, surtout lorsqu'il fait froid. Ça se réchauffe le midi. Souvent papa fait du troc à ce moment-là et échange un peu de pain contre du saucisson ou du fromage avec les gens qu'il aime bien.

Moi, ce que j'aime, c'est le contact avec les gens. Les plus jeunes comme les plus âgés. Il y a une mémé qui vient chercher son pain. On discute. C'est le truc que je préfère, bien qu'il y ait du bruit et qu'on ne puisse pas s'asseoir car il n'y a pas de chaise. On reste debout pendant cinq heures. Entre la garde de mon frère et mes activités de boulangère, les week-ends, pour moi, ne sont pas reposants.

Laura, 15 ans, Frémainville



JEUNESSE D'EN

12020 DE RECORDS

W 6
Y 98

A white van is parked on a grassy area. The van has a metal rack on its roof with some plants on it. The side of the van has the text "NERY 95" written in blue. The background consists of a clear blue sky with a few small clouds and a dense line of green bushes and trees. A paved area is visible in the bottom right corner.

NERY 95

fils d'agriculteur et fier de l'être

Gabriel aide régulièrement son père dans les champs. Un travail pas facile tous les jours, mais qu'il connaît sur le bout des doigts.

J'aime le voir sur son John Deere dans le village. C'est un gros tracteur. Au garage, on a aussi un Someca et un Iseki pour tondre. Lui, c'est mon père. J'habite à la campagne et nous sommes des agriculteurs céréaliers.

Pendant la moisson, c'est ma sœur qui conduit le tracteur quand je ne suis pas là, sinon c'est moi qui m'en occupe, ou un ami agriculteur de mon père qui travaille avec lui. Chez moi, c'est entouré de champs et de forêts où je peux aller me promener avec ma famille et mes amis. Le village n'est pas désert. Au centre, il y a une boucherie et une Poste.

La vie est agréable, même si c'est parfois difficile l'agriculture. En été, mon père rentre du travail vers 1 heure du matin car il doit moissonner. En hiver, au moment de semer, c'est plutôt vers 19 heures. La partie la plus facile de l'agriculteur, c'est clairement le moissonnage. C'est le moment où on va couper la récolte. Selon les variétés, le travail n'est pas le même. Le blé, on va le semer en janvier. Comme ça, en août, on peut commencer la récolte. Quand on sème, faut avoir du beau temps. Ensuite, on croise les doigts pour qu'il pleuve beaucoup afin de nourrir la plante. Le maïs qu'on sème de mars à juin, lui, on va le récolter en novembre. Les céréales qu'on produit sont ensuite vendues à Théméricourt.

On n'est pas riches mais on n'est pas pauvres. En tout cas, ma vie, je ne la changerai pour rien au monde. L'avantage ici, c'est qu'on a de l'espace. On a des jardins et on peut sortir tranquillement dans le village. C'est moins risqué qu'en ville où les gens vivent serrés dans des petits appartements. Je sais qu'il y a parfois des clichés sur la campagne. Mais faut que les gens des villes se rappellent que c'est grâce à nous, les agriculteurs, qu'ils vivent bien.

Gabriel, 15 ans, Aavernes

rendez-moi

ma cité

Baptiste vit depuis quelques années à Courdimanche. Originaire d'Aulnay-sous-Bois, il regrette sa cité, malgré sa mauvaise réputation dans les médias.

J'avais tout là-bas. Des bonnes notes. Des amis de confiance. J'étais assidu en cours. Je pouvais sortir dehors. J'étais bien. J'avais une vie. Là-bas, c'est dans une de ces cités qui passent tout le temps à la télé sur BFM, CNews ou d'autres chaînes, à Aulnay-sous-Bois. Faut savoir qu'Aulnay compte huit grosses cités : la Rose-des-Vents (la mienne), les Étangs, les Mille-Mille, les Emmaüs, Balagny, Chanteloup, Vieux-Pays, Gros-Saule et la Gare. Comme dans toutes les cités de France, il y a des choses illégales. De la drogue, des armes, de la violence, des crimes, des rixes. Là-bas, les dealers, que j'appelais les Grands, étaient des amis de mon oncle et me connaissaient. Ils avaient grandi ensemble et n'avaient juste pas pris le même chemin. Ils me payaient toujours des choses, même si je savais que c'était de l'argent sale. Puis, notre cité est aussi le foyer de plein de gens connus aujourd'hui comme Sefyu, Vald ou Aya Nakamura. Ce sont des sources de fierté pour moi.

. des rues désertes

Depuis trois ans, tout ça c'est du passé. Lorsque mes parents se sont séparés, ma mère est allée vivre à Courdimanche, une petite ville près de Cergy-le-Haut. De base, moi, je ne voulais pas. Je préférerais poursuivre ma scolarité à Aulnay. Là-bas, on était tous soudés.

Ici, il n'y a rien. On dirait que personne n'habite là. Les rues sont désertes et pour trouver du monde faut aller au stade, et encore. Si je veux me déplacer, j'ai besoin de ma mère car je n'ai ni voiture ni permis. Je passe presque tout mon temps libre à m'ennuyer. À jouer à la Play. Tellement que j'ai déjà 178 heures de Fifa au compteur. La vie à la campagne, ce n'est pas pour moi. Je n'attends qu'une chose : passer mon permis pour retrouver mes amis et passer du bon temps avec eux à Aulnay ou Paris.

Baptiste, 18 ans, Courdimanche

mes nuits secrètes

dans Commeny

Louisa a pris l'habitude de faire le mur. Son plaisir : sortir seule la nuit et marcher dans les rues de son village.

Je ne sais plus où ça a commencé. Si, en Vendée peut-être. Oui, j'étais en Vendée pour les vacances et j'ai commencé à faire le mur pour sortir seule la nuit, en été. Je me souviens avoir fait de la balançoire dans le jardin de mon voisin. De m'être allongée sur la route pour regarder les étoiles et d'avoir marché longtemps pieds nus (mes pieds s'en souviennent aussi).

Une fois rentrée à Commeny, ça m'a repris. C'est peut-être mon grand frère qui m'a influencée ? Il m'avait avoué qu'il faisait souvent le mur et j'ai eu envie de l'imiter.

Depuis, le soir, je sors me balader dans le village vers 22 ou 23 heures, dès que mes parents dorment. Je ne veux rencontrer personne. Juste marcher dans la nuit. Le village est vide de vie. Il dort. Il fait sombre et froid. Tout est calme.

. souvenir volé

Tu as peur d'être suivie alors que tout le monde devrait être en train de dormir, la tête posée sur son oreiller. Et toi aussi. Tu avances dans la rue éclairée par la lumière jaune des lampadaires en regardant le ciel couvert de nuages. On peut toujours relativiser en marchant seule, mais la peur reprend souvent le dessus.

J'ai fait trois balades nocturnes et j'ai toujours peur d'être vue. Peur qu'on découvre ma « bêtise » et cette chose que je n'ai pas le droit de faire.

Dès que je quitte ma chambre pour sortir, je me fais juger par mon chien qui me scrute. Le plus difficile, c'est de passer le portillon sans faire de bruit. C'est stressant, mais comme c'est agréable de sentir l'air parcourir son corps, surtout en été lorsqu'il fait chaud.

J'aime me sentir totalement seule. J'entends les feuilles s'effriter. Tous les petits sons du soir qui rendent la nuit moins calme.

J'évite d'aller en pleine nature. Il n'y a plus de lampadaires et il me faudrait une torche pour m'y aventurer. Je vais souvent me poser sur un terrain de jeu pour enfants.

Parfois, je garde des souvenirs. Comme ce soir de décembre où j'ai quitté ma chambre et découvert un sapin décoré dans la rue. J'ai voulu conserver un souvenir de cette sortie, alors j'ai volé une boule. Je l'ai toujours dans le tiroir de ma chambre.

Louisa, 14 ans, Commeny

un cambriolage dans mon *petit village*

La maison de Billy a été cambriolée il y a un an. Terrorisé par cet acte, il soupçonne des jeunes de son village d'avoir fait le coup.

La terreur ! C'est ce qu'on a ressenti en premier. C'était l'année dernière, je m'en souviens très bien. J'étais chez mes grands-parents quand l'alarme s'est déclenchée et que ma mère a été prévenue. La maison. On a filé voir ce qui se passait et on a retrouvé une fenêtre cassée, un trou dans la barrière et un grand écran en moins. Ils avaient pris des jeux vidéo aussi et de la nourriture comme des pâtes et de la viande. J'étais terrorisé à l'idée qu'on ait pris mes affaires personnelles ou qu'on ait fouillé dans ma maison.

Pourtant, j'habite dans la campagne, dans un petit village tranquille de l'Oise qui s'appelle Lavilletterte. C'est la pure campagne. Un coin perdu et mon quartier est très tranquille, sauf à l'heure de l'apéro ou pour la fête des voisins. C'est le genre d'endroit où il n'y a pas de cambriolage normalement. En apprenant cette nouvelle, nos voisins ont été supers inquiets. Ma mère a appelé plusieurs centres de police. Pas de réponse. Quand ils ont enfin décroché, ils nous ont dit qu'ils passeraient le lendemain. Faut dire que le poste de police le plus proche de chez nous est à au moins 40 km.

. paranoïa généralisée

On était très inquiets. On avait peur que les cambrioleurs reviennent. J'avais peur qu'ils nous attaquent la nuit. Après tout, ils étaient venus une fois, pourquoi pas deux ? Lorsque les policiers sont arrivés, ils ont vérifié autour de chez nous, ils ont regardé comment les voleurs étaient entrés, récupéré les empreintes et ils sont arrivés à cette brillante conclusion : on avait bien été cambriolés. Quels génies !

Ils nous ont dit qu'ils feront tout ce qu'ils peuvent pour nous aider, mais ça c'était juste des mots.

Pendant un mois, en rentrant, je vérifiais tout le temps s'il n'y avait pas une marque d'effraction, des traces, des trous dans le grillage autour de la maison. Ça me rendait parano. Cette histoire a d'ailleurs rendu tout le village parano et, pendant un certain temps, les gens ne sortaient plus de chez eux. On a été obligés de tout racheter, mais il a fallu attendre avec les impôts, les factures, les dépenses quotidiennes. On vivait dans la peur. On fermait tout à clé. On a acheté une nouvelle barrière. Un nouveau grillage.

. la racaille du quartier

Cette période de terreur a duré trois mois. Trois mois pendant lesquels j'attendais de pied ferme la racaille. J'avais un doute sur certains jeunes du village qui se prennent pour les plus forts du monde. Ils nous regardent mal sur leurs motos. Ils font des gauches, droites, comme s'ils voulaient nous écraser.

Quand je les vois au supermarché, ils parlent mal aux commerçants ou aux caissiers. Ils leur disent des trucs comme : « Vas-y, grouille-toi, plus vite. » Certains sont baraqués avec leurs polos, chemises, vestes en cuir et surtout leurs motos. Parfois, ils traînent aussi au bar au bord du lac ou au terrain de foot. Ils interpellent les enfants plus jeunes qu'eux mais quand il y a des adultes, là, personne ne mouille son maillot. Mes parents ne pensent pas que ces jeunes, qui foutent la merde H24 dans le village, soient ceux qui nous ont volés. Moi, je pense qu'ils auraient totalement pu faire ça. Mais puisqu'on n'a jamais retrouvé les voleurs, on n'en sera jamais sûr.

Billy, 14 ans, Lavilletterte

sans permis,

je passe les vitesses sur mon quad

Kenzo passe une grande partie de son temps libre sur son quad amélioré. Accro à la vitesse, il rêve de passer son permis pour pouvoir enfin le conduire en toute légalité.

On fait des courses. On fait les cons. Parfois c'est le poto qui fait des rodéos. Parfois c'est nous qui faisons des dérapages. C'est ce qui nous amuse lorsqu'on fait du quad sur les chemins de campagne, mais chut ! Ça reste entre nous. Les vidéos c'est pas pour les réseaux. C'est nos souvenirs à nous.

J'habite à la campagne dans un petit village nommé Omerville et j'adore passer mon temps libre sur mon quad. Mon Yamaha bleu avec kit déco 450 YFZ-R préparé compétition. Un peu long tout ça. En gros, ça veut dire que le moteur a été modifié pour avoir plus d'accélération. Le carburateur aussi.

L'objectif avec ça, c'est uniquement d'aller plus vite. C'est des réglages faits pour la compétition, mais moi, ça m'intéresse pas. Ça donne de la puissance à mon quad lorsque je me balade après les cours sur les petits chemins. J'évite les routes par contre, car faut un permis voiture pour conduire ce type d'engin et, moi, je l'ai pas encore.

Faut savoir qu'à la base c'est mon père qui voulait ce quad. Un jour, il s'est mis à chercher sur Leboncoin et il a trouvé celui-ci. Au début, il me prenait derrière lui et on partait se balader. Puis, un jour, il m'a appris à conduire, à passer les vitesses, à gérer l'accélérateur et, depuis, la vitesse c'est mon truc. Je sors souvent avec un bon pote à moi qui monte derrière.

Il n'a pas peur et moi non plus. Ça m'amuse énormément. Une fois, j'ai essayé de faire le max de la vitesse du quad. On était deux dessus sur une route sans voiture avec des potes qui nous suivaient et nous sommes montés jusqu'à 135 km/h.

. s'il me revoit, c'est la police direct

Mes potes aussi en ont un. Parfois, ils font des rodéos. Ça consiste à rouler sur les roues arrière, mais moi je fais pas ça. J'ai pas envie de me retourner. C'est déjà arrivé à des potes. Ils se sont pas vraiment fait mal.

Par contre, il m'est déjà arrivé de me retrouver face à face avec un agriculteur, dans un petit chemin serré. Il était en face de moi avec un tracteur et j'ai pas réussi à faire demi-tour. Le chemin était beaucoup trop petit. J'ai tenté de me tirer, de faire rapidement demi-tour, mais il y avait énormément de boue et je glissais. Je vous laisse imaginer la scène.

L'agriculteur est vite descendu de son tracteur et a commencé à me faire une leçon de vie. Il connaissait mon père et m'a dit de faire demi-tour avant qu'il se décide à appeler la police. Je suis banni à tout jamais de ce chemin. Si je reviens et qu'il me voit, c'est la police direct.

Depuis, j'y suis jamais retourné. Je me doute bien que conduire un quad pareil sans permis me coûterait cher. Sûrement une lourde amende. Plus que tout, c'est ce qui me motive à le passer, ce permis, dès mes 18 ans. Pour pouvoir enfin être tranquille sur la route avec mon quad.

Kenzo, 17 ans, Omerville



casser
la distance

louper mon bus mais pas le permis

Là où vit Kilian, les bus se font rares. Il a hâte de passer son permis et d'être enfin libre de ses mouvements.

Chaque matin, c'est le même rituel. Je me lève à 5h30/45 et je me tape une heure de transports pour aller en cours. Départ dans une petite gare où tous les bus sont là, à la verticale. Je prends le 95-43, puis le 95-46 pour le lycée. Une fois à l'intérieur, soit je finis ma nuit, soit j'écoute de la musique pour être dans ma bulle le matin. Sans surprise, je suis fatigué en classe le reste de la journée, même quand je me couche tôt.

En période de grève, c'est encore pire. Je dois me lever à 5 heures si je commence à 8 heures pour attraper le bus de 6h52. Je n'ai pas intérêt à le louper car j'habite à Chaussy, tout près de Magny-en-Vexin et clairement, les transports, ce n'est pas notre fort dans le coin. Ces grands bus blanc et bleu ne sont pas fiables, surtout si on les compare à ceux de Cergy ou Pontoise qui passent toutes les 30 minutes. Alors, je fais en sorte de ne pas les rater, même si je me lève tôt. Au début de l'année, je m'endormais en cours, mais ça s'est calmé.

. toujours attendre

Le problème avec ces bus, c'est leurs heures de passage. Je vous explique. Quand je commence à 9 heures, j'ai un bus à 8 heures, mais si je commence à 10 heures, je dois aussi prendre celui de 8 heures car il n'y a aucun passage à Chaussy avant 11 heures. Du coup, je reste en perm' et j'attends. Je rattrape mon sommeil parfois. Au retour, c'est la même galère. Quand je finis les cours à 16 ou 17 heures, j'ai un bus tous les jours sauf le mercredi. Là, rien avant 18h40.

Si par malheur je finis trop tôt ou qu'un prof est soudainement absent, ça devient la misère pour rentrer chez moi.

Parfois, il m'arrive de terminer à midi le vendredi mais de ne pas avoir de bus avant... 16 heures. Si je peux prévoir le coup, je réserve un TàD (transport à la demande). C'est un minibus qui t'emmène dans ton village. Mais ça se réserve trois ou quatre jours en avance. Une fois, j'ai réservé trop tard et le TàD était plein. J'ai dû attendre de midi à 16 heures. Heureusement, mon père a eu pitié et est venu me chercher. L'abonnement au TàD est le même que pour le bus donc ça ne coûte pas plus cher.

Pour rentrer plus tôt, je fraude parfois en prenant d'autres bus. Ça arrive surtout les mercredis, quand j'arrive à Magny-en-Vexin. Ça me permet de rentrer avant 19 heures chez moi, mais je risque une amende. C'est le prix à payer pour vivre dans un petit village en pleine campagne, mais je ne me plains pas.

. objectif permis

Il y a pas mal d'avantages à vivre à la campagne. Je vis là depuis 2020. À la base, je viens de Perpignan moi. À Chaussy, tout le monde se connaît. Il y a un stade de foot et de basket, un terrain de tennis et une petite aire de jeux pour enfants. Pour les adultes, il y a un petit bar. Le week-end, avec mes amis, on se passe des transports en commun. On sort dans notre village ou dans celui d'à côté pour aller à Bray-et-Lû. Il y a une supérette et surtout un skatepark.

J'aimerais être plus libre de mes mouvements. Je vais bientôt passer le code de la route et faire de la conduite pour obtenir mon permis. J'ai mon ASSR 2 et mon BSR. Le week-end dernier, je suis allé dans une école pour prendre les papiers. Avoir mon permis me permettrait d'aller où je veux. Puis, si je l'ai, je le devrai à ma mère, paix à son âme. C'est grâce à son héritage que je vais pouvoir me le payer. À Chaussy, il n'y a pas d'aides pour que les jeunes aient leur permis ou, si elles existent, je n'en ai jamais entendu parler.

Kilian, 16 ans, Chaussy

pas assez de transports *ni de sommeil*

Angeliqua est tout le temps fatiguée en cours. Le manque de transports en commun l'use.

Un bip bip très désagréable. 5h25 du matin. C'est l'heure de se réveiller si je veux être sûre d'avoir mon RER. Mais je suis trop fatiguée, j'ai envie de me rendormir. Donc j'attends la prochaine sonnerie. 5h30. 5h35. Bon, là faut vraiment que je sorte du lit. Depuis la grève, c'est comme ça. À la base, je me levais à 6 heures, mais avec les problèmes de transports je dois sortir du lit plus tôt pour aller au lycée. Le problème, c'est que je sais que je vais être fatiguée toute la journée. Ce n'est pas grand-chose une demi-heure de sommeil en plus et, en même temps, ça change tout.

Je mets à peu près deux heures pour aller au lycée. Je dois prendre un bus de ma ville à Conflans-Sainte-Honorine jusqu'à la gare RER de Conflans-Fin-d'Oise pour prendre le RER A et aller à Cergy-Préfecture. Puis, j'enchaîne avec un bus qui va à Chars. Le plus ironique c'est qu'à l'origine, j'avais choisi ce lycée car, avec la ligne J qui part de Paris-Saint-Lazare, il était à 30 minutes de chez moi. Les autres lycées de ma région étaient encore plus loin. Mais les horaires ont changé et, maintenant, le train arrive trop tard en gare de Chars, donc je dois prendre celui d'avant.

. fatiguée toute la journée

On reprend. 8h30. J'arrive au lycée. Je suis très fatiguée, je me dirige vers la classe en traînant des pieds. J'ai du mal à me concentrer. Le prof demande qui veut lire le texte. Je ne me porte pas volontaire car j'ai trop la flemme. Je ne vais pas suivre la lecture. Je ne vais pas me donner à fond sur les exercices qu'il va nous donner. Je vais rêvasser, assise sur ma chaise, à moitié endormie. 19 ou 20 heures. Je rentre chez moi après une trop longue journée de cours. Je vais manger. Je prends ma douche et je vous avoue que je suis à deux doigts de m'endormir sous l'eau chaude. Je finis par faire mes devoirs mais, parfois, la fatigue est trop forte et je ne fais rien du tout. 23 heures, minuit. Je pars dormir et je suis tellement crevée qu'il me suffit de fermer les yeux pour tomber dans le sommeil.

Demain, ce sera reparti pour la même chose. Qu'est-ce qui me fait tenir comme ça ? Voir mes amis je pense. Sinon, je n'aurais aucune envie d'aller en cours. C'est embêtant cette grève pour ceux qui veulent juste se rendre en cours ou au travail, mais je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose. Ces gens se battent pour leur retraite. C'est normal. L'idéal, ce serait que mes parents m'emmènent, mais ils ne peuvent pas car ils travaillent. Quant à y aller à pied, j'ai déjà regardé. Je mettrais cinq heures et quart pour aller de chez moi au lycée.

Angeliqua, 15 ans, Conflans-Sainte-Honorine

ma double vie

d'enfant de **divorcés**

La routine de Lucas s'est compliquée depuis le divorce de ses parents. Au centre de ses problèmes : les transports en commun.

Au collège, je voyais certains de mes camarades de classe ne pas pouvoir faire leurs devoirs ou oublier des cahiers car ils avaient des parents séparés. Ils se prenaient quand même des sanctions de la part des profs, ce que je trouvais assez injuste. Je me disais alors qu'avoir des parents séparés serait mon pire cauchemar et je ne sais pas pourquoi mais je n'ai jamais oublié ça. Je ne savais pas que, quatre mois plus tard, je serai dans la même situation qu'eux.

C'était au mois de décembre. Mon père nous a appelés, moi et ma sœur. Nous sommes descendus sans nous poser de questions et, à ce moment-là, j'ai vu mes parents pleurer et nous annoncer leur divorce. Tout le monde pleurerait sauf moi. Je pense que c'est parce que je sais bloquer mes émotions, chose que j'ai faite à ce moment-là. Ça va bientôt faire un an et demi et je me suis fait à l'idée qu'ils ne se remettront plus jamais ensemble. Du coup, je suis ballotté entre deux maisons. Deux univers qui n'ont rien à voir.

. paris, ma mère et les belles voitures

Avec ma mère, j'ai une vie plutôt cool. Elle travaille de nuit à l'hôpital de Poissy, je suis donc tout seul les soirs où elle est au boulot. Ça me plaît car j'ai l'impression d'avoir mon appartement à moi. Je fais quasiment tout dans la maison (vaisselle, m'occuper du chien, etc.) quand elle n'est pas là. Elle a des revenus modestes donc je l'aide comme je peux. Elle vit à Magny-en-Vexin, mais ce n'est pas isolé. Il y a quand même des bus, même le samedi, donc je peux aller voir mes potes le week-end et aller à Paris.

Ce sont des moments où je suis dans ma bulle et où je me ressource. Je suis avec mes amis. On se balade dans les beaux quartiers et on fait du car spotting.

Ça consiste à prendre en photo ou en vidéo les jolies voitures que l'on voit dans la rue. Parmi les beautés que j'ai vues ces derniers temps, je peux citer : la Lamborghini Huracán, la Lamborghini Murciélago, la Porsche 911 Carrera GTS.

Paris est pour moi une très belle ville, surtout si on traîne près des Champs-Élysées, au Trocadéro ou encore au Champ-de-Mars. Elle a aussi son côté sombre, pauvre et sale comme à Stalingrad et j'en passe. Mais bon, ça ne m'empêche pas de trouver que cette ville est la plus belle du monde.

. la campagne, les champs et mon père

Avec mon père, c'est un tout autre univers. Il habite dans un tout petit village, à Frémainville. Il n'y a pas de bus le week-end et peu en semaine. Le matin, les transports pour partir de chez moi ne fonctionnent qu'entre 6h04 du matin et 9h02. Donc mon père m'emmène en cours en voiture. Par contre, au retour, je dois me taper deux heures de transports, alors que depuis chez ma mère j'ai à peine une demi-heure pour aller au lycée. À l'inverse de ma mère, mon père travaille la journée à M6 donc je ne suis quasiment jamais tout seul chez lui.

Il est moins tolérant que ma mère sur certaines choses, surtout celles liées au lycée. C'est plus strict avec lui. La moindre absence, justifiée ou pas, et je suis sûr de me faire embrouiller. Ma mère n'a pas le même discours. Elle me dit que c'est mon problème et que c'est moi qui en payera les conséquences lors des conseils de classe.

Pendant les week-ends chez mon père, je ne fais aucune activité et je ne peux pas voir mes potes parce que je n'ai pas de bus pour aller à Cergy. Je vous laisse imaginer l'explosion de mon temps d'écran sur TikTok, YouTube et Netflix. Ça ne veut pas dire que je fais du favoritisme pour l'un ou l'autre. J'aime mes deux parents. Après... c'est clair que s'il pouvait y avoir un peu plus de transports en commun chez mon père, ça m'arrangerait.

Lucas, 15 ans, Magny-en-Vexin

mes voyages en Île-de-France

Kylian nous présente la carte de son Île-de-France à lui. Dans chaque lieu représenté réside des gens qu'il aime.

L'Île-de-France, je connais bien. C'est là que vit ma famille, éparpillée un peu partout sur ce territoire. Toutes les semaines, je vais de ville en ville pour être près d'eux car, l'amour familial, c'est très important pour moi. Récemment, j'ai appris ce qu'était une carte de Tendre. C'est une fausse carte où chaque région représente un sentiment, une émotion, une pratique amoureuse. Du coup, j'ai fait ma carte de Tendre à moi. Celle de ma famille et de l'amour que je lui porte.

La première étape, c'est Santeuil. C'est le point le plus important de la carte. C'est là où je vis avec ma mère. On habite une petite maison de deux étages depuis que mes parents se sont séparés. On est en location, mais on ne va pas tarder à partir pour aller vivre en ville. Santeuil, c'est important car il y a ma mère, mais en dehors de ça, je m'ennuie pas mal là-bas. Il n'y a que des maisons collées les unes aux autres et des champs avec des herbes hautes. Je ne connais pas grand monde. J'y suis une semaine sur deux. Je reste chez moi toute la journée.

Je fais plus de choses quand je suis chez mon père, la seconde destination de ma carte, à Goussainville. Là, je sors tous les jours, je joue au foot. Je suis dehors. Ça n'a rien à voir avec Santeuil. Il y a des magasins et beaucoup d'ambiance. Je me rappelle du moment où il y avait la CAN (Coupe d'Afrique des Nations) à la télé. Tout le quartier était réuni.

Il y avait plein de gens qui supportaient plein d'équipes différentes. On avait même refait notre propre CAN à nous. Ce sont des choses qui n'auraient pas pu être possibles à Santeuil.

. de Montigny à Épinay

Le troisième territoire de ma carte, c'est Montigny, chez mes cousins. J'y vais surtout le week-end et j'y passe pas mal de temps. Ils ont une grande maison avec une véranda spacieuse et un petit jardin. Rien à voir avec l'immeuble de sept étages sans ascenseur de mon père ou la maison de ma mère. À Montigny, les immeubles sont très hauts. J'ai d'excellents souvenirs là-bas, comme la fois où on a trouvé une tortue dans la rue avec mes cousins. On lui a donné de l'eau et on a passé la journée à chercher le propriétaire. La ville est bizarrement construite. Il y a comme une grande butte avec les quartiers bourges et les belles maisons. Au milieu, c'est le quartier normal. Les zones pavillonnaires si vous préférez, et en bas, c'est les tours.

Enfin, l'autre point capital de ma carte, c'est Épinay. Il compte beaucoup pour moi cet endroit. C'est là que vit ma grand-mère. J'y passe beaucoup de temps pendant les vacances, dans sa maison. Ma mamie vit en zone pavillonnaire, donc on est un peu excentrés de la ville. Je me souviens d'une fois où on est allés à un feu d'artifice avec mes cousins et ma tante. C'était trop bien. Comme chaque moment passé dans toutes ces villes importantes pour moi.

Kylian, 16 ans, Santeuil

TICKET UNIVERSEL
DES

ATTRACTIONS



I 18



HACH
AUX 100 M

PARIS E

450
PAGE
1.50

LE GUID
LE PLUS POPY
LE

AUX ME

DE PARIS &

HACH



ETTE & C^{IE}
MILLIONS DE VISITEURS!
ACHETEZ

EXPOSITION
1900



E
LAIRE
LE PLUS PRATIQUE

MERVEILLES

DE L'EXPOSITION

ETTE & C^{IE}



le métavers

me connecte aux autres

Romain vit à Cormeilles-en-Vexin. Loin d'être isolé, il multiplie les rencontres dans le métavers. Des amitiés virtuelles qui débouchent parfois sur des rencontres IRL.

À la campagne, il y a ce cliché des grands espaces calmes. Les gens pensent que ça pue, qu'on n'a pas de vie sociale et que c'est un peu bruyant avec le chant du coq le matin. Surtout, le plus gros cliché c'est qu'il n'y aurait pas de réseau. J'ai déménagé dans le village de Cormeilles-en-Vexin à 15 ans, et du réseau j'en ai.

Cormeilles-en-Vexin, c'est un petit village d'un millier d'habitants avec que des rues pavillonnaires. La ville est tout en vieilles pierres qui datent du 19e siècle. Je me suis adapté à l'environnement. Alors oui à la campagne il y a des grands espaces, oui c'est calme, et oui il y a des coqs... mais seulement dans les fermes. Pour ma part, j'ai des poules et je ne les entends pas chanter le matin. J'ai surtout un bon réseau internet à très haut débit et, grâce à ça, des rencontres, j'en fais plein avec les jeux vidéo. J'ai commencé en ligne sur PlayStation ou encore sur la Wii. Et, au lycée, en 2015, j'ai découvert le métavers.

. VRChat : un univers parallèle

VRChat est un jeu en réalité virtuelle multijoueur gratuit. Il permet aux joueurs d'interagir les uns avec les autres dans un monde virtuel. Vous pouvez vous mélanger en temps réel. Participer à des activités telles que discuter, jouer à des jeux, assister à des événements virtuels et explorer différents mondes. C'est grâce au youtubeur Amixem que je l'ai découvert.

Puis, j'ai découvert la communauté française de VRChat et je me suis intéressé aux casques de réalité virtuelle. Après deux, trois ans de VRChat en bureautique (sans casque VR), j'ai acheté mon premier casque. Celui créé par Facebook, l'Oculus Quest 2. Il est autonome et n'a pas besoin de PC pour pouvoir fonctionner, contrairement aux autres. Il m'a coûté à peu près 400 euros. On rentre dans un univers stylisé. Dans des bâtiments en réalité virtuelle ou bien dans l'univers d'une *anime*.

Aujourd'hui, j'ai plus d'équipement VR, dont des trackers. Ce sont des capteurs de forme ronde avec trois picots sur le dessus, un peu comme le truc en plastique qu'on met sur les pizzas, mais en plus épais. Ça me permet de capter les mouvements de mon corps et de les reproduire dans le jeu. J'ai aussi acheté un PC pour avoir de meilleurs graphismes et platines. Car, depuis mes 14 ans, je pratique le DJing dans le virtuel et dans la vraie vie. Il y a plein de clubs virtuels dans VRChat comme le French beach club ou le QNode club. Il y a aussi des influenceurs du métavers qui créent leurs événements, comme Intempestible. C'est dans ces endroits-là que je mixe.

. DJ virtuel et réel

La préparation d'un *live* dans VRChat n'est pas très différente par rapport à dans la réalité. En *live* virtuel, j'installe ma platine à côté de mon *set-up*, je la branche en XLR sur ma carte son en jack 6.35 mm et je tourne ma caméra de façon à ce qu'on voit soit mes platines, soit moi comme pour un *live* Twitch. Puis, j'envoie le flux sur le jeu via un *player* vidéo. La musique et l'image se synchronisent avec les lumières colorées. Je mets en place un visuel pour avoir un joli rendu son et lumière, comme en festival ou en teuf.

En IRL, il faut porter et installer le matériel à l'avance. Préparer le son, la lumière, le PC, les platines, et je demande aux structures qui m'accueillent de préparer à l'avance une table ou deux afin que je puisse m'installer. J'installe en premier les enceintes pour le son et ensuite je m'occupe de l'aspect esthétique avec la lumière pour ajouter de la gaieté à la soirée. Je commence par mes platines, puis je fais mes balances et après je positionne mes spots, ma machine à brouillard, le laser, et je le commande grâce à un petit boîtier DMX. C'est plus physique quoi. J'ai déjà fait des soirées où on était 400 dans un village.

. des soirées uniques

Visuellement, dans les soirées du métavers, il y a plus de décors avec des objets volants, des mondes futuristes. Tu peux plonger dans un jeu vidéo, atterrir sur une île paradisiaque avec une scène, des lumières, les pieds dans l'eau, entouré de *trusted users* (un joueur qui a plus de 5 000 heures sur le jeu au total). On passe la soirée à discuter, faire du *beer pong*, du billard, le jeu de la bouteille ou du *never ever* (j'ai jamais, j'ai déjà). T'as aussi des alcoolos, des personnes de tous les genres, une grande communauté LGBTQ+ furry : le furry (poilu/velu) est un terme général désignant des animaux anthropomorphes (ayant des attributs humains), des hétéros et des avatars en tout genre. J'ai déjà vu des Shrek, des Poutine ou des Zemmour en soirée. Des avatars de mangas, des personnages de jeu vidéo, un plot ou plutôt un cône de chantier sur patte.

Les soirées peuvent durer jusqu'au petit matin. T'as les Canadiens qui ont six heures de décalage par rapport à nous qui débarquent généralement vers 6 heures du matin. Pour eux, la soirée ne fait que commencer. On peut déjà entendre les premières victimes de la soirée qui ronflent à travers leur casque. Tu peux voir ton personnage de jeu vidéo préféré ou de manga complètement allongé qui titube ou ronfle comme un moteur de tracteur. Quand les gens sont saouls dans le jeu ou fatigués, c'est parce qu'ils boivent en vrai et que les trackers captent et retranscrivent leurs mouvements dans le jeu.

. se voir en vrai

Les amis du métavers peuvent aussi devenir de vrais amis. J'ai toujours besoin d'une rencontre en vrai pour me fixer. C'est un peu comme sur Facebook ou les autres réseaux sociaux, tu ne sais pas à quoi réellement t'attendre. Soit tu as vu quelques photos, ou bien tu ne connais que son pseudo ou son prénom, ou tout à la fois. VRChat, à la base, c'est un réseau social. Ça fait toujours bizarre la première fois, tu ne sais pas comment réagir. C'est comme un *date*.

Ma dernière rencontre s'est faite sur Paris. J'ai rencontré deux personnes sous le pseudonymes Grossemerguez et Miyouu. On s'est donné rendez-vous sur le rond de l'Arc de Triomphe via l'application Discord. On a échangé nos coordonnées et on a organisé deux séances de laser game. On s'est promenés dans Paris, dans le jardin des Tuileries, puis on est allés manger dans un restaurant coréen. On est tous rentrés chez nous ensuite. Une virée simple comme si on se connaissait depuis longtemps personnellement. J'étais un peu gêné. Je n'ai pas beaucoup parlé, mais on a bien rigolé et on s'est bien dépensé. Tant que j'aurai une bonne connexion internet, je ne me sentirai jamais seul à la campagne.

Romain, 24 ans, Cormeilles-en-Vexin

le sexe dans mon casque de **réalité virtuelle**

Jay vit à la campagne. Ses rencontres érotiques, c'est dans le métavers qu'il les fait, un casque de réalité virtuelle sur la tête.

Ce n'était pas la première fois que je faisais ça. Je n'en avais jamais entendu parler avant. J'ai découvert ça il y a moins d'un an, à peine deux mois après avoir acheté mon casque de réalité virtuelle. Ça, c'est l'*erotic role play* ou l'ERP. C'est assez simple. On met son casque sur la tête. On choisit des avatars qui sont faits pour ça. Et on baise. Ça permet de réaliser des fantasmes que l'on ne peut pas réaliser dans la réalité et c'est plutôt pratique pour moi. Parfois, c'est avec des gens que je connais. Parfois, c'est juste comme ça. Ce qui compte pour moi, c'est avant tout le genre réel de la personne. Je préfère les mecs. Si la personne se définit comme garçon et prend un avatar de garçon, ça passe aussi. On peut faire ça à deux comme à dix. On crée une instance et, une fois qu'elle est lancée, on couche ensemble en virtuel.

Je passe beaucoup de temps devant les écrans, notamment sur un jeu : VRChat. C'est un jeu social où on a un avatar et on peut discuter avec les autres et faire des activités. On peut être le personnage que l'on veut comme Sans de *Undertale* ou un Space Marine de *Warhammer 40,000* ou juste un personnage que l'on a créé soi-même. À la base, VRChat, ce n'est pas fait pour l'ERP. Mais, en jouant, tu peux voir se balader des avatars très sexualisés. Ils portent peu de vêtements et leurs formes sont très mises en valeur. En cherchant un peu, tu comprends vite pourquoi ils sont là.

. sensations virtuelles

C'est sur VRChat que je l'ai rencontré. Lui. On se connaissait d'avant le jeu. On faisait des activités comme des *murder*.

C'est quand un tueur prend un couteau pour en tuer un autre et le shérif, qui a un pistolet, doit tuer le tueur en évitant d'assassiner les innocents. Ça faisait un petit moment qu'on échangeait. On s'est vite plu, alors on a créé une instance privée pour une séance d'ERP.

C'est l'un des principaux moyens avec lequel j'ai des rapports sexuels. Je n'en ai pas encore eu en vrai. En ERP, certains se masturbent également en vrai. Moi, je ne le fais pas. Je suis plus un adepte du *phantom touch*. C'est quand on ressent dans son corps ce qui se passe dans le jeu, sans contact physique. C'est le cerveau qui fait ça. T'es tellement dans le jeu que tu ressens des choses sans vraiment sentir.

. rupture bien réelle

J'aurais bien aimé le rencontrer en vrai. Mais bon... il a fini par me quitter. Comme ça. Sans raison. Depuis, je ne vois plus personne car je me suis fait *ban* du jeu. J'ai utilisé ce qu'on appelle un *avatar crash* : c'est un avatar qui peut fermer le jeu d'autres personnes. C'est ce que j'ai fait. Pour lui. Pour le forcer à me dire pourquoi il m'avait quitté. Pourquoi il m'avait bloqué de partout. Il a fini par parler et m'avouer qu'il n'avait plus de sentiments pour moi.

Ça m'a fait de la peine car, ce jeu, c'est également un moyen de rencontres pour moi. Dans la vraie vie, c'est difficile de rencontrer des mecs qui cherchent des mecs. Je vous explique. J'habite à la campagne. Il n'y a aucun lieu dans lequel traîner. Il n'y a vraiment rien. Je ne vais pas à Paris. Je n'aime pas trop sortir. Alors, j'attends et j'espère peut-être trouver quelqu'un d'autre dans ce monde virtuel.

Jay, 17 ans, Chars



les maux
qu'on traîne

dans ma campagne les **hôpitaux** se font rares

Thomas habite à Santeuil, loin de tout, mais surtout des hôpitaux. Il s'en est aperçu très tôt, quand sa sœur et sa grand-mère ont eu un cancer.

L'hôpital le plus proche de chez moi est à 30 minutes en voiture. Autant vous dire que si je fais une crise cardiaque, j'ai le temps de mourir dix fois. C'est l'un des gros défauts de la campagne. Le manque de médecins.

Je le sais bien car, quand j'avais 8 ou 9 ans, on a détecté un cancer de la thyroïde à ma sœur qui avait 14 ans. Je pensais que ce n'était pas très grave à l'époque, mais je me trompais. J'ai dû changer d'école pour aller dans celle qui se trouve dans le village de mes grands-parents, car mes parents devaient accompagner ma sœur aux rendez-vous à Villejuif. Ils devaient partir très tôt car il y avait plus d'une heure de trajet.

Pendant ce temps-là, mes grands-parents me gardaient. À la campagne, il n'y a pas de médecin pour ce genre de maladie.

Mes grands-parents se sont beaucoup occupés de moi à cette période. Mes parents étaient très inquiets pour ma sœur et je le comprenais. Ils m'ont donné plus de détails sur la maladie une fois ses traitements terminés, au bout d'une année entière. Ils n'ont pas été trop précis. Je sais juste que la thyroïde est un organisme qui contrôle le fonctionnement d'autres organes. Elle a fini par guérir, mais je n'en avais pas fini avec le cancer.

. les bons hôpitaux sont à Paris

J'ai encore entendu ce mot à la fin de mon année de sixième. Cette fois, c'était ma grand-mère qui était malade. Elle avait un cancer de l'utérus. C'était la période du Covid. Elle n'a pas survécu et est décédée en novembre 2021. Elle était très fatiguée. Faut dire qu'elle était obligée de prendre un taxi pour aller à l'hôpital car, comme vous vous en doutez, elle aussi vivait à la campagne. Et elle non plus n'avait pas d'hôpital près d'elle. De toute façon, là où on vit, sans voiture, tu ne fais rien du tout, mais ça c'est un autre sujet.

On trouve des pharmacies et certains médecins, mais ce sont les bons hôpitaux qui nous manquent. Les plus prisés sont à Paris, mais c'est à environ une heure et demie de voiture. Je dis les bons car les hôpitaux proches de chez nous sont incompetents. Ils manquent de personnel.

J'y suis allé une fois pour une entorse et, deux jours plus tard, j'ai dû y retourner car je n'arrivais plus à marcher. Ma cheville était cassée. Plus incompetent, on ne trouve pas...

Aujourd'hui, ça fait cinq ans que ma sœur a eu son cancer et un an et demi que ma grand-mère est décédée. On se relève petit à petit. Ma sœur fait des études de médecine et il y a TRÈS PEU de places. Alors, quand je vois les hommes politiques (et surtout le président) qui disent qu'on n'a pas assez de personnel soignant... ça me rend malade.

Thomas, 14 ans, Santeuil

parler à une psy ça fait un bien fou

Théo a fait une dépression à l'âge de 13 ans. Il veut aujourd'hui encourager d'autres jeunes comme lui à consulter un psychologue.

Dans ma vie, je stresse beaucoup pour rien, même si parfois c'est justifié. Mais, à ma rentrée de cinquième, j'ai craqué. Je trouvais que tout était plus dur. Du coup, j'angoissais pour mon travail, pour mes devoirs, au point qu'à un moment je ne voulais plus sortir ni même jouer. Puis, j'ai commencé à ne plus rien manger, à ne plus rien vouloir faire, sauf être sur mon téléphone, et tout ça en seulement deux mois.

À la fin du premier trimestre, j'avais réussi à me convaincre que je ne servais à rien et j'avais des pensées suicidaires. Je devais quand même aller en cours et je faisais semblant d'aller bien, mais, au bout d'un moment, mes parents ont remarqué que ça n'allait pas. Ils ont insisté pour que j'aille chez un psy. J'ai accepté car je savais qu'ils ne me lâcheraient pas, et puis... je n'en pouvais plus de rentrer des cours et de pleurer seul dans ma chambre.

. diagnostic : je suis dépressif

Le cabinet était à Cergy, à 30 minutes de chez moi. J'y allais tous les vendredis pendant une heure. Je me rappelle, au début, je n'étais pas très à l'aise à l'intérieur du cabinet. Je m'asseyais sur un canapé et je regardais à chaque fois ce qu'il y avait dans la pièce. Ça changeait rarement, mais ça changeait certains jours. La première fois que j'ai rencontré la psy, elle m'a fait peur. Elle avait un regard qui semblait lire dans mes pensées. Elle parlait lentement en articulant beaucoup, ce qui me dérangeait. J'ai fini par m'y habituer. Comme à ce cabinet d'ailleurs, dans lequel j'étais de plus en plus à l'aise.

La première fois, je me souviens avoir parlé de tout sauf de mes vrais problèmes. C'était trop dur, ça me faisait trop peur. Je sentais qu'elle voyait que je ne lui disais pas tout.

À la fin de la séance, elle a confirmé cette pensée en me disant : « Tu sais, tu peux tout me dire. Au revoir. » La deuxième fois, je ne lui ai toujours pas parlé de mes problèmes, mais la troisième ou quatrième fois, j'ai enfin accepté de tout lui dire et j'ai fondu en larmes. Ça m'a fait un bien fou et, cinq ou six séances après, elle a demandé à ma mère de lui parler en tête-à-tête. La séance que j'ai eue avec la psy après le rendez-vous fut la pire. Diagnostic : je suis dépressif.

. peur du jugement

Au départ, j'ai trouvé ça surprenant. Mais, après le diagnostic, je me sentais soulagé. Comme si le fait de savoir que ce que je ressentais avait un nom m'avait rassuré. Je pense que ça m'a en partie aidé à guérir. Mes parents, eux, ça les a beaucoup inquiétés. Attention, ils n'ont jamais pris à la légère le fait que j'aie mal. Mais là, selon moi, ils ont commencé à en faire trop. Ils me demandaient H24 si ça allait, si je voulais leur parler de mes problèmes et je refusais quasi à chaque fois. Je n'osais plus dire que je n'allais pas bien. J'avais trop peur que l'on me juge ou que l'on pense que je voulais juste avoir de l'attention. Plus les séances ont continué et plus j'allais mieux. Je parlais de plus en plus à ma psy. Je me confiais davantage et, au bout d'un moment, j'ai trouvé que les séances ne me servaient plus. Que c'était une perte de temps et que j'empêchais peut-être quelqu'un qui avait vraiment besoin d'aide d'avoir une séance. Donc j'ai décidé d'arrêter.

Aujourd'hui, je vais beaucoup mieux. Je sais qui sont mes vrais amis. Je parle davantage de mes problèmes à mes parents. Évidemment, tout n'est pas rose non plus. J'ai parfois des rechutes. D'un coup, je déprime et j'ai à nouveau envie de ne rien faire. Je deviens très susceptible quand ça arrive, mais maintenant j'ai un truc pour m'en sortir. J'essaie d'en parler ou d'accomplir de petits objectifs que je me fixe. Puis, je sais que si un jour je ne vais vraiment pas bien, je peux toujours retourner voir la psy.

Théo, 15 ans, Vigny

TCA

à tous les repas

Laurie souffre de troubles du comportement alimentaire (TCA) depuis ses 10 ans. Elle lutte contre cette maladie qui la suit partout où elle va.

Chez moi. Dehors. Avec des amis. Où que j'aille, les TCA me suivent. Il faut savoir que, petite, j'étais rondelette et plus grande que les autres. Ma puberté a commencé à l'âge de 8 ans et elle aurait continué si on ne l'avait pas arrêtée. Mes parents ont donc consulté une pédopsychiatre pour gérer ça. Jusqu'à mes 10 ans, j'avais chaque mois une injection d'un produit bloquant l'arrivée de la puberté. Ce traitement m'a, je pense, fait prendre du poids et la pédopsychiatre m'a dit qu'il fallait que j'en perde. C'est là que j'ai commencé à multiplier les régimes.

Au début, tout allait bien. Le matin et au goûter, je prenais des tartines briochées. Je me revois contente, montrer à mes parents les efforts que je faisais en choisissant d'en manger moins. J'étais fière de perdre du poids. Je me pesais de plus en plus et voir les numéros baisser sur la balance m'apportait une sorte d'euphorie. Les calories des aliments, je commençais à bien les connaître (en regardant sur les emballages et sur internet) et à les compter tout le temps.

Mes parents savaient que je mangeais moins qu'avant, mais ne s'inquiétaient pas encore. Ils ont pu découvrir que j'avais une relation « spéciale » avec la nourriture lorsque je me retrouvais en pleurs, culpabilisant d'avoir trop mangé tandis que mon corps s'amincissait. L'anorexie mentale m'a fait perdre 19 kilos.

Je ne peux pas vous dire quand précisément l'anorexie mentale et la boulimie se sont installées dans ma vie. Probablement peu de temps après le début de mon régime. Je prenais de la nourriture en bouche pour avoir le goût, puis je la recrachais par peur de grossir, de perdre le contrôle. J'avais 11 ans.

. un squelette déprimé

Au collège, j'étais moins dans le contrôle. L'anorexie mentale avait pris ses distances. Mais elle est revenue. Je suis devenue un squelette complètement déprimé. Je ne supportais plus l'école et je l'ai quittée pour aller à l'hôpital. À 15 ans, j'ai demandé à être internée. C'était un soulagement d'arriver là-bas. J'étais calme.

L'hôpital dans lequel je suis allée était une unité psychiatrique pour mineurs à Pontoise. Nous n'étions pas libres de sortir de l'unité. J'y suis restée à peu près deux mois, en comptant les permissions que je pouvais avoir pour rentrer chez moi quelques jours. Nous avons des chambres pour deux, il y avait un coin salon avec un télé et des fauteuils. Les personnes qui nous encadraient étaient des infirmiers et infirmières.

Nous avions un suivi avec une psychiatre tous les jours, il me semble. Les patients avaient toutes sortes de pathologies. Je me suis liée d'amitié avec quelques-uns.

L'anxiété et la dépression me collaient maintenant à la peau et ce n'était pas compatible avec le fait d'être en cours. J'ai doucement continué mes études, mais n'ai pas passé mon bac car je n'arrivais pas à rester assise et concentrée. J'ai suivi des cours à distance pendant la période du Covid comme beaucoup d'autres étudiants, mais je n'avais pas assez de connaissances car j'avais raté trop de cours. Aller au lycée était une souffrance. Aujourd'hui encore, je n'ai pas mon bac.

. se priver pour avoir le contrôle

Je mentirais si je disais qu'aujourd'hui je suis guérie. Les TCA sont là. Elles me suivent toujours. Il y a des phases où je mange très peu, voire pas du tout pendant des jours, et d'autres où je mange beaucoup, par impulsion, jusqu'à avoir très mal au ventre. Ça m'arrive encore d'avoir peur quand je sais qu'il va y avoir à manger en soirée et que je vais peut-être céder. En général, je n'arrive pas à me contrôler.

Je ne pourrais pas dire exactement ce qui déclenche une crise de boulimie. Souvent elles viennent dans des moments de grande culpabilité ou d'anxiété. Je vais me diriger vers des aliments riches en calories comme du pain, des aliments gras ou sucrés comme des glaces ou du fast-food. Dans ces moments, je me sens abattue, comme si j'avais perdu ma bataille, et je m'en veux énormément, de peur de prendre du poids.

Les phases d'anorexie suivent après avoir trop mangé, mais je ne pense pas que ce soit l'unique raison. Elles me rassurent, car elles me donnent l'impression que je peux contrôler ma vie avec la seule force de ma volonté. Lorsque je me prive, je me sens bizarrement plus en vie. Si j'arrive à contrôler ce que je mange, je sens que je suis plus motivée et que je fais plus de choses positives.

Malgré ces troubles, je m'apprécie quand même un peu plus aujourd'hui et, selon les jours, j'ai davantage confiance en moi. Je vois toutes les semaines une psychologue qui m'aide à apprendre à mieux me connaître. Ça fait trois ou quatre ans que je la vois, et j'ai confiance en elle. Elle m'aide beaucoup à m'exprimer sur ce que je ressens. Si vous aussi vous êtes atteints de tels troubles, n'hésitez pas à en parler, à demander de l'aide et, surtout, à apprendre à vous aimer.

Laurie, 22 ans, Menouville

le shit

mon échappatoire ou ma prison ?

Caroline fume du shit depuis trois ans. Si une partie d'elle aimerait arrêter, l'autre, bien plus forte, l'incite à continuer.

Ça fait trois ans que je prends du shit. Je ne sais plus trop comment ça a commencé. On m'en a proposé à une soirée et j'ai bien aimé la sensation, du coup j'ai continué toute seule. La première taffe m'a grave piqué la gorge. J'ai un peu toussé mais j'ai quand même continué, et ça allait mieux. Je me sentais détendue. Comme je ne l'avais jamais été auparavant. Ce soir-là, j'ai fumé toute la nuit.

Depuis, je ne fume que ça. Je l'achète avec l'argent de poche que mes parents me donnent. Ils ne savent pas que je fume. Mes potes, eux, le savent. Parfois, on fume ensemble. C'est carré parce qu'on est tous défoncés. J'aime bien aller en cours défoncée, car les infos rentrent par une oreille et ressortent par l'autre. Le temps passe plus vite et je ne me prends pas la tête.

. mon pochon découvert à l'internat

Je n'ai jamais vraiment eu de problème avec cette drogue au lycée, mais au collège oui. J'étais en internat et, une fois, une éducatrice est rentrée dans ma chambre. Ça sentait hyper fort le shit. Suite à ça, elle a décidé de faire fouiller les chambres et ils ont découvert mon pochon. Au début, j'ai nié, mais le pochon était dans mon armoire avec mes affaires. J'ai eu un rapport, et j'ai été collée. J'ai également fait des travaux d'intérêts généraux (TIG).

Mon shit, je le prends par un mec sur Snap. De base, c'était un pote qui m'avait envoyé ce Snap pour en acheter. J'ai ajouté le mec et il est venu me livrer en bas de chez moi. J'étais plutôt stressée, mais quand il me l'a donné ça allait mieux. Depuis, je n'achète que chez lui car il a des bons prix et je n'ai pas besoin de me déplacer. Je lui parle très souvent, même quand je n'ai pas besoin de shit. C'est devenu un pote.

. cette petite voix dans mon tête

Je fume beaucoup chez moi. Pour éviter que mes parents sentent l'odeur, je ferme la porte de ma chambre à clé. Je mets une couette sous la porte et j'ouvre mon Velux. Ma mère sait que j'ai déjà fumé en soirée mais elle pense que ce n'est pas quotidien. J'ai peur de leur réaction s'ils l'apprennent un jour. C'est pour ça qu'une part de moi aimerait bien arrêter.

Puis, je suis en filière sécurité et, dans ces métiers-là, c'est interdit. Et c'est cher. Mais j'ai du mal car, au fond de moi, une petite voix me dit de continuer. J'aime tellement la sensation d'apaisement que ça me procure. Je dépense tout mon argent de poche là-dedans, ainsi que mes économies. Le problème, c'est que sans mon shit je n'arrive pas à dormir. J'ai déjà essayé le CBD mais ce n'est vraiment pas bon. Je ne connais aucune structure qui pourrait m'aider à arrêter. Si j'arrêtais demain, ce serait surtout pour mon avenir professionnel ou pour ma santé. Mais moi, est-ce que j'en ai vraiment envie ?

Caroline, 17 ans, Sagy

leur divorce, mes **addictions**

Les parents de Pierre se sont séparés lorsqu'il était jeune. Un événement qui l'a marqué et amené à se tourner vers la drogue et l'alcool.

Mes parents ont divorcé lors des vacances de mes 7 ans. Je m'y attendais. Tous les jours, ils se disputaient, jusqu'à ce que mon père parte de la maison en claquant la porte violemment. Ma mère a demandé le divorce peu de temps après avoir su que mon père l'avait trompée avec une jeune femme de 25 ans.

Ensemble, ils étaient assez aisés, mais, lors de ce divorce, ma mère a tout perdu : son logement, son travail qu'elle avait quitté pour être avec mon père, et une vie de famille stable. J'habite désormais chez mon grand-père dans l'une de ses maisons de campagne, avec mes trois frères et ma mère. Il a fallu attendre six mois pour qu'elle trouve un poste en école primaire.

. première clope à 11 ans

J'ai vu ma mère faire une dépression à cause du divorce qui n'avancé pas et de sa nouvelle rupture avec un autre homme pour qui j'avais beaucoup d'affection. Pour moi, ça a été le début de la descente aux enfers. En entrant au collège, mes relations avec ma famille sont devenues conflictuelles. Dès les premiers mois, j'ai commencé à fumer des cigarettes puis, peu à peu, toutes sortes de choses. La première fois que j'ai tiré une taffe, c'était avec les potes de mon grand frère qui était en troisième. Puis, quand un jour un de mes potes m'a dit qu'il avait un truc bien plus fun et qu'il fallait que je teste, je l'ai suivi. J'ai apprécié car je me sentais bien et je ne pensais plus à ce qui se passait chez moi.

Je grattais de la weed à des potes. Je sais bien gratter car je parle bien aux gens. À côté du collège, il y avait un dealer. Avec mes potes, on allait lui en acheter de plus en plus souvent. Des choses de plus en plus fortes. Je consommais de plus en plus pour tout oublier, mais à la fin je retrouvais la vie que je détestais et que je ne souhaite à personne.

Ma mère bossait beaucoup donc elle ne voyait pas que j'étais défoncé. On n'avait pas beaucoup d'argent et son salaire de prof ne suffisait pas. Elle donnait des cours d'études le soir pour joindre les deux bouts. Je fumais seulement lorsqu'elle n'était pas là. Je n'ai fumé qu'une fois avant d'aller en cours, à 8 heures du matin. Sinon, je commençais à midi. Aujourd'hui, je pense qu'elle le savait, mais qu'elle ne m'a juste jamais rien dit.

L'absence d'une vie de famille « normale » devenait de plus en plus compliquée. Ma mère a commencé à dénigrer mon père et tout ce qu'il faisait. Mes frères ont enchaîné et continuent toujours de le dénigrer. Ils l'appellent « le géniteur ». Je n'ai jamais accepté ça. Mon père a arrêté de verser l'argent qu'il devait lorsque mes frères et moi avons arrêté d'aller le voir. À chaque fois qu'il appelait, ils l'insultaient. C'était presque devenu un jeu. On ne parlait plus de lui à la maison. C'était devenu un sujet tabou. Mes frères avaient plus de haine que ma mère alors qu'il ne nous avait jamais rien fait, à nous. C'est ma mère qu'il avait blessée.

. retrouver mon père

Après la fin du Covid, j'ai commencé à revoir mon père. Ma mère l'a accepté avec beaucoup de mal. Le reste de la famille a commencé à développer une forme de jalousie envers moi car mon père me donnait un peu d'argent quand j'allais le voir. C'était sa manière de se rattraper. À chaque fois que je revenais, j'étais triste. Je me sentais bien là-bas. Ça me sortait de mon quotidien et je pouvais revoir des amis d'enfance.

Le Covid m'a permis d'arrêter de fumer, mais il m'arrive parfois de boire. Surtout en soirée, même si l'année dernière, avant d'aller au collège, je pouvais boire seul. Mais j'ai arrêté. Aujourd'hui, notre situation financière n'a pas évolué. Je vais bientôt avoir 16 ans, donc je vais pouvoir postuler à McDo. J'essaie de me reprendre en main pour ma santé et mes potes, car mes addictions ne me ramèneront pas ma famille d'avant.

Pierre, 16 ans, Cormeilles-en-Vexin





je pensais que c'était cool de fumer

Brahim fume depuis des années. Il a conscience que la drogue et la clope lui gâchent la vie, mais a du mal à arrêter.

Quand je réfléchis, je me dis que le mauvais chemin, j'ai commencé à le prendre en cinquième. À la base, moi, je suis un mec calme. Gentil. Sans problème dans la vie. Mais je voulais faire comme les grands, fumer, me faire tatouer. Je pensais que c'était cool. J'avais totalement faux. Bref, en quelques jours, j'ai réussi à voler des clopes à mon grand reuf. Je fumais devant le collège et je me suis fait péter par le CPE. C'est là, à ce moment précis, que tout a basculé. Au moment où il m'a attrapé et que je me suis défendu en lui mettant un coup dans les couilles pour qu'il me relâche. La machine était lancée. Je suis rentré dans l'engrenage.

J'ai commencé à sécher les cours pour ne pas me faire défoncer par mes parents. Ça marchait. Au bout d'un mois d'absence, mes parents n'avaient toujours rien cramé. Ça aurait pu durer longtemps, sauf qu'une fois je suis allé au Carrefour avec des potes alors que je séchais les cours et là... j'ai vu mon père.

Mes parents m'ont forcé à retourner au collège. J'avais peur. Je ne voulais pas y aller, surtout à cause du CPE. En revenant, le premier jour, j'ai compris qu'on l'avait remplacé. J'étais soulagé car je pensais que j'allais me faire démarrer par lui.

. mon premier royal

Deux années sont passées. Je continuais de fumer des clopes sans que personne ne le sache, sauf mes potes. En troisième, c'est allé encore plus loin. J'étais en soirée et il y avait du shit. Je ne savais pas quel effet ça faisait ni combien de temps ça durait, et j'ai voulu tenter ma chance. Là aussi, c'était pour faire comme les grands.

La première taffe était dégueulasse. Ça n'avait pas le même goût que la clope. C'était encore plus fort. À la deuxième, j'ai commencé à sentir les effets. J'avais la tête qui tournait. Je commençais à tousser. Je pensais que j'allais crever. Je n'arrivais pas à tenir debout. J'avais des montées de chaleur. Je pensais que j'allais m'évanouir, et là j'ai vu mon grand frère arriver à la soirée. Je ne savais pas quoi faire. Je pensais qu'il allait me démarrer. Je ne voulais pas qu'il me voit dans cet état, alors j'ai essayé de me lever et BOUM... mes jambes m'ont lâché. Je suis tombé direct et j'ai perdu connaissance.

Le lendemain, je me suis réveillé chez mon frère. Je ne comprenais rien et surtout je ne savais pas comment j'étais arrivé là-bas. Je me posais tout un tas de questions et mon frère est rentré dans la chambre. Il m'a demandé si je me souvenais de quelque chose et quand j'ai répondu, il a explosé de rire. Il se moquait de moi en disant qu'il ne savait pas que j'étais faible à ce point.

Je ne comprenais toujours rien et il m'a expliqué que le truc sur lequel j'avais tiré, c'est ce qu'on appelle un « royal ». C'est un mélange de shit et de beuh. J'avais fait un bad trip. Je suis resté trois jours sans fumer après cette histoire. Rien que l'odeur de la clope me donnait des nausées.

. l'étape supérieure

Au bout de deux semaines, après une embrouille avec mes parents, j'ai repris. Fumer me détend et, en même temps, j'ai l'impression que ça me rend plus agressif et plus stressé. Si je ne fume pas pendant deux à trois heures, je suis en manque, et si on me parle mal à ce moment-là, je peux enclencher quelque chose de direct. Puis, j'ai l'impression que ça m'aide à passer le temps.

Côté drogue, j'ai encore découvert d'autres choses au lycée. Une pilule qu'un ami à moi m'a filée. Je ne vous cache pas qu'au début, je n'ai pas cru que c'était de la drogue. Je l'ai avalée d'un coup et c'est au bout de 45 minutes que j'ai eu les premiers effets. Au départ, c'était la nausée et après j'ai commencé à voir flou. Les couleurs étaient plus vives. Je ne sentais pas mon corps. J'étais léger. Puis, j'ai fait comme une crise d'hypothermie. J'ai compris que c'était de la MDMA et ça m'a fait peur. J'ai essayé de me faire vomir direct car je devais rentrer chez moi et je ne voulais pas que mes parents me voient dans cet état.

Je suis allé directement dans ma chambre et je n'arrivais pas à dormir. J'avais de fortes douleurs à la mâchoire et les dents serrées qui grinçaient. Aujourd'hui encore, rien que d'en parler, je ressens la douleur. C'était vraiment horrible. Le lendemain, je me suis réveillé fatigué, sans joie ni envie d'aller en cours. Je n'avais aucune sensation. Je suis resté en dépression pendant plusieurs jours et cette douleur à la mâchoire n'est pas partie avant un mois. Je n'ai pas mangé pendant quatre jours. Je rentrais des cours et je dormais direct. C'est quelque chose que je ne retenterai pas.

. suis-je accro ?

Pour la clope et la weed, c'est autre chose. Une partie de moi veut arrêter, car je sens que je suis en train de foutre ma vie en l'air. Chaque soir, avant de dormir, je me roule un joint en me disant que c'est le dernier. Que demain, je vais arrêter. Je reste conscient quand je fume et je n'ai pas l'impression d'être accro, mais je continue, et je vois bien que lorsque je ne fume pas, je suis plus agressif.

Je n'ai pas envie de devenir accro. Je n'ai pas envie d'être comme mon frère qui, avant même de me dire bonjour le matin, se fume un joint. Je dépense de l'argent dans un truc dont je n'ai pas besoin du tout. Quand je n'en achète pas, mes plans Q me fournissent. Parfois, sans même que j'ai besoin de demander. Mon frère me met en garde souvent. Mais comment le prendre au sérieux lorsqu'il m'avertit tout en se roulant un joint ?

Brahim, 17 ans, Chars

le stress et moi

on ne fait qu'un

Lina est stressée en permanence par l'école. Elle tente les solutions les plus originales pour chasser le stress.

Au collège, le stress est partout et la détente nulle part. On nous évalue sur les cours, notre manière d'être en classe, sur tout. Moi, tout ça me rend malade, et ce n'est pas une métaphore. J'ai mal au ventre. Je me gratte partout. Je me ronge les ongles. Dès que j'ai une note sous les 15/20, c'est de la merde pour moi. Et des notes sous les 15... j'en ai beaucoup. C'est de la merde car ça fait baisser ma moyenne et que, de toutes mes copines, c'est moi la plus nulle. J'ai beau travailler, faire des fiches mémo pour les évaluations, réviser tout le temps dès que j'ai du temps libre, je me tape des notes qui ne me vont pas.

Les veilles de contrôle, c'est le pire. Je stresse avant de dormir le soir (donc je révisé au moins 30 minutes avant de me coucher). Je stresse au réveil le matin (donc je révisé jusqu'à ce que ce soit l'heure d'aller en cours). Je stresse jusqu'à ce que je reçoive ma feuille de contrôle sur la table. Le collègue ne me quitte pas quand je suis chez moi.

Pour mes parents, tant que j'ai la moyenne, ils sont contents ; ce qui ne m'encourage pas à avoir des supers notes. Eux, ils se contentaient de 10 ou 15/20 quand ils étaient au collège et, aujourd'hui, ils font des métiers cools : informaticien et éducatrice spécialisée. Mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à me détendre.

Pour me détresser, on a sorti les grands moyens. D'abord la sophrologie. J'y suis allée pour apprendre à me détendre. Ça ne marche pas tout le temps, mais il y a eu des réussites. J'ai quand même arrêté car ça me saoulait. On faisait toujours les mêmes choses, des exercices de respiration et de concentration. Il a fallu trouver de nouvelles solutions. Le téléphone ? Ça marchait pas mal. Je restais sur Netflix. Mais depuis que j'ai un contrôle parental, ça complique tout. Puis il y a eu le trampoline. Mon trampoline. Et là... Quel succès. Dessus, je fais des figures dès que je stresse. Des saltos. Des flips. Des rondades. Des costales. De la souplesse. En avant. En arrière. C'est un vrai bonheur.

Il est installé dans mon jardin, mais on doit le changer régulièrement. Tous les deux ans ou presque, mon trampoline... s'envole. Là où j'habite, à Villeneuve-Saint-Martin, les gens surnomment notre commune la plaine des quatre vents. Dès qu'on enlève les accroches du trampoline pour tondre la pelouse, il s'en va. Le pire, c'est l'été. Les tempêtes et les orages sont parfois si forts que la maison bouge. Malgré tout ce vent, mon stress, lui, ne bouge pas.

Lina, 14 ans, Albeiges

ma vie

sous téléphone

Cassandra est accro à son smartphone. S'il est son meilleur allié à l'école, il peut également être son pire ennemi lorsqu'il l'isole de sa famille.

Il est rectangulaire avec une coque blanche sur laquelle on peut voir une tortue. Lui, c'est mon téléphone. Je l'ai depuis le CM2 mais notre relation est devenue fusionnelle avec le temps. Au début, il me servait juste à prendre des photos marrantes. Des photos des endroits où on allait avec mes parents. J'avais quelques jeux dessus, mais je ne les utilisais pas vraiment. C'est au collège que tout a basculé. Tous les matins, les autres parlaient des dernières tendances. Du coup, je me suis pleinement mise dessus. Notre relation est alors passée à l'étape supérieure. Attention, tout n'est pas négatif dans notre couple. Tous les soirs, mon smartphone m'aide pour mes leçons d'anglais, d'espagnol ou d'allemand avec Duolingo. Mes notes en langues se sont d'ailleurs améliorées.

. école connectée

À l'école, il est devenu essentiel. Je peux m'en servir pour faire mes devoirs ou réviser. Notre prof de physique-chimie, en début d'année, nous a donné un QR code à coller. Dès que je le scanne, je suis redirigée sur un site où il y a tous les exos et les essentiels des cours travaillés en classe. C'est très pratique. Le prof nous donne aussi des cours sur TikTok et le prof de musique est sur YouTube.

L'école s'est mise à la page sur les smartphones. Pourtant, on n'a toujours pas le droit de les utiliser en cours. Mon téléphone me permet d'accéder à l'ENT. C'est un site comme Pronote. Je vais dessus tous les jours et tous les soirs pour trouver les profs absents, savoir ce qu'on va manger à la cantine, ou quand je pourrai réserver un livre au CDI.

Il y a tous nos devoirs. Tous nos cours. Et pour discuter et s'organiser en classe, il n'y a pas mieux que le téléphone. On a un groupe de classe sur lequel on peut s'envoyer des devoirs.

. un besoin inexplicable

Je mentirais si je disais que ma relation avec mon téléphone est uniquement positive. Oui, c'est de plus en plus pratique pour l'école, mais il y a quelques points noirs. Entre nous, c'est toxique. Par exemple, TikTok. J'y passe trois heures et demie par jour. Je sais que c'est beaucoup trop. J'ai même l'impression de ne plus avoir envie de faire quoi que ce soit depuis que je suis accro.

Je regarde souvent des édits. Ce sont des petites vidéos qui sont reprises des animés. Mon père déteste TikTok. Il trouve ça débile et dangereux. Je le comprends, mais je ne fais rien pour essayer d'arrêter. C'est comme une drogue.

Le problème, c'est le téléphone. Avant, j'aimais bien me balader en forêt avec mes parents. Maintenant, j'ai peur de loucher quelque chose si je suis loin de lui trop longtemps. Dès que je rentre chez moi, c'est le premier truc que je fais.

Les activités sans lui sont devenues ennuyeuses. Regarder la télévision sans l'avoir dans mes mains est devenu ennuyeux. J'ai besoin de l'avoir avec moi. Avant, quand mes grands-parents m'appelaient, je voulais être la première à leur parler mais, maintenant, j'ai envie d'être la dernière. Avant, j'écrivais plus. Avant, je dessinais. J'avais beaucoup d'imagination. J'inventais des histoires. Parfois, le monde d'avant me manque...

Cassandra, 13 ans, Marines



AGENCE
DE LA MAIRIE

artisan
boulanger

TABAC

tabac

FRANCAIS
DES 1993

LE PNEUMATIQUE

mes poches
vides

si j'avais de l'argent...

Depuis sa chambre, Francky rêve de gagner plus d'argent pour sortir de la galère.

À la maison, on est un peu serrés. À quatre dans une chambre, vous pouvez l'imaginer. Je suis obligé de faire sortir tout le monde pour me changer. Faut faire avec. On vit en se serrant la ceinture avec toujours ce problème : l'argent. Moi, je vis chez mon oncle depuis le décès de mon père. Ma mère est toujours au pays, au Mali. Elle vit avec ma petite sœur et mon petit frère. De mes 8 ans à mes 17 ans, nous n'avons que communiqué par WhatsApp. Je l'ai enfin revue l'année dernière pendant les vacances.

Si j'avais de l'argent, la première chose que je ferais ce serait de mettre ma mère en sécurité en construisant des maisons à Bamako. Si j'avais de l'argent, je m'achèterais de nouveaux habits. Des vêtements et des chaussures de grandes marques, car j'en ai marre de mettre toujours la même chose.

Si j'avais de l'argent, je serais moins stressé devant les contrôleurs quand je fraude. Parfois, je n'ai pas de ticket. Je n'ai pas le choix si je veux aller en cours. Le Navigo est à plus de 300 euros par an et les tickets à 2,10 euros. Si j'avais de l'argent, je serais moins saoulé de payer l'amende de 128 euros quand je me fais prendre en allant au lycée.

Si j'avais de l'argent, j'aurais peut-être plus de succès avec les filles. Si j'avais de l'argent, je passerais mon permis. J'achèterais une voiture. Les choses iraient mieux si j'avais de l'argent.

Mais, pour l'instant, de l'argent, je n'en ai pas. C'est pour ça que je suis au lycée de Chars. Pour devenir électricien. J'ai entendu dire que ça gagnait bien. Qu'on pouvait se mettre à son compte. Je n'ai jamais fait de choses illégales pour de l'argent, mais j'en connais pas mal qui ont succombé à la tentation. Ils vendent de la drogue aux accros. Comment ne pas les comprendre quand on est dans la galère. Je ne vais pas vous mentir, si ça ne marche pas l'électricité, moi aussi je pourrai être tenté de faire du sale pour m'en sortir, et avoir de l'argent...

Francky, 20 ans, Pontoise

à cause de

« la dette »

Adam rêve de faire de l'équitation. Mais ses parents sont endettés et obligés de faire des économies.

À Chars, je m'ennuie. Chars, c'est là où je vis. C'est un petit village du Vexin où il n'y a pas grand-chose à faire, à moins d'avoir de l'argent. Côté activités, pour un enfant, on a : du yoga, de la danse et des sports qui ne m'intéressent pas. Moi, je voudrais faire de la natation, du ping-pong ou encore mieux... de l'équitation. Pour la natation, faut aller à Cergy et c'est une demi-heure de route en voiture. Ça fait loin, surtout qu'on n'a qu'une seule voiture et qu'il n'y a que mon père qui a le permis. Quant à l'équitation, au mieux c'est 500 euros l'année et, nous, on n'est pas blindés.

Après avoir payé toutes leurs factures, il ne reste que 1 000 euros pour mes parents, moi et ma sœur. Pourtant, mes deux parents travaillent. Mon père est dans l'informatique et ma mère est secrétaire en mairie. Pour faire les courses, on évite l'épicerie de Chars où la bouteille de lait coûte 2 euros alors que c'est bien moins cher ailleurs. Le plus souvent, ils prennent la voiture et on va au Lidl d'Osny.

À la maison, il y a ce mot qui revient en permanence et que j'entends souvent : « la dette ». Apparemment, on est propriétaire de la maison mais aussi d'« une dette », et c'est à cause d'elle qu'on doit faire attention à l'argent. C'est aussi à cause d'elle qu'on ne part pas en vacances. Que les restaurants en famille sont de plus en plus rares. Que mes parents sont toujours en train d'économiser. Que mon père veut changer de travail et qu'on va probablement déménager.

C'est « la dette » qui fait qu'on n'achète que des pâtes de sous-marque. Qu'on ne prend que les produits les moins chers en magasin et que l'on évite toute activité extérieure. À cause de « la dette », je passe tout mon temps dans ma petite chambre devant la télé. On a beaucoup de chaînes. Je reste derrière mon écran quand je ne vais pas au collège et je sais que ce n'est pas très bien pour ma santé.

Ne croyez pas qu'on vit dans un château. Notre maison n'est pas grande du tout. Il y a une petite cour extérieure. Un petit salon. La chambre réduite de mes parents. Celle de ma sœur et la mienne tout aussi petite. À quatre, c'est parfois compliqué. Des conversations que je peux entendre, l'idée c'est de partir à Nantes ou en Normandie pour avoir une maison plus grande. Mon père pense pouvoir gagner plus d'argent là-bas. J'espère qu'on y arrivera. Qu'on partira enfin pour un endroit avec plus d'espace, loin de cette « dette » qui nous colle à la peau.

Adam, 11 ans, Chars

les JO de Paris, ça pique le porte-monnaie

Jordan est fan de basket. L'idée de voir les stars qu'elle admire en vrai pendant les Jeux olympiques (JO) l'enchantait. Mais face au prix des places, elle a renoncé.

Ma passion dans la vie, c'est le basket. Même si c'est violent, ça reste très beau à voir. Ce que je veux, c'est continuer de progresser dans cet incroyable sport. C'est super car ça travaille le cardio, la vitesse, la force, l'agilité, la compétitivité, le stress et, le plus important, la lecture de jeux et la technique ! Souvent, le soir avant de me coucher, je regarde des résumés de matchs de la NBA, surtout ceux des Lakers, des Bulls et des Celtics. Parfois, avec mon père, on se pose et on regarde un match de l'équipe de France. J'admire beaucoup certains joueurs, comme Wembanyama, Gobert, Fournier.

Quand j'ai appris que les JO 2024 se passaient à Paris, j'étais contente. Enfin l'occasion de voir mes joueurs préférés en vrai ! Mes parents avaient même réussi à être piochés au hasard pour pouvoir aller voir une activité. Mais les prix nous ont vite refroidis. Les seules places concernant le basket étaient des trois contre trois pour les qualifications. On ne savait même pas si c'était des équipes fortes ou pas et c'était 350 euros par personne pour une place de merde, loin des paniers.

. ambiance de folie à Nanterre

Après je comprends, les stars se déplacent beaucoup pour les JO, mais bon, pour certaines personnes, ces prix ne sont pas abordables. Du coup, je n'irai pas voir de match de basket aux JO, alors que la compétition va se dérouler dans mon pays. C'est assez dommage et je suis assez déçue.

Je préfère aller voir un match pro moins cher et plus proche de chez moi. Récemment, je suis allée à Nanterre pour voir Nanterre - Levallois. L'ambiance, c'était une dinguerie. T'avais le DJ qui mettait la musique à fond au début. C'était du gros rap américain à l'échauffement et, dès que le match a commencé, il y avait des extraits de musique qui foutaient une de ces ambiances. Les basketteurs faisaient leur show ! En plus, j'ai vu Wembanyama pour son dernier match en France ! Les supporters étaient fair-play. C'était comme une grande famille. Tout le monde était grave content. C'est quand même plus sympa que de payer des centaines d'euros pour des matchs au hasard.

Jordan, 14 ans, Us

un divorce

moins de pouvoir d'achat

Depuis que les parents d'Alexandre ne vivent plus ensemble, les revenus du foyer ont baissé. Alors il s'est mis à travailler.

La première fois qu'elle est partie de la maison, c'était bizarre. À l'été 2018, ma mère a décidé de divorcer et est retournée chez ses parents pendant deux semaines. J'étais triste. C'était comme si elle nous abandonnait. C'était encore plus bizarre car ses parents habitaient à dix minutes de chez nous, donc elle était vraiment à côté. Puis, mon père a discuté avec elle et elle est revenue. Elle s'en voulait d'être partie sans nous.

La vie a repris son cours et, en plein milieu du confinement, ça a recommencé. Ma mère voulait divorcer. Mon père l'a laissée rester à la maison le temps qu'elle trouve quelque chose, mais du coup c'était la guerre pendant cette période. Je savais dès le matin si la journée allait bien se passer ou si j'allais entendre des cris. C'était souvent les jeudis soir, une semaine sur deux.

Elle est finalement partie pour de bon et, depuis neuf mois, je vis chez mon père. J'en avais marre d'être une semaine sur deux chez l'un puis chez l'autre. J'en veux un peu à ma mère. Ça me rend triste et ça me déçoit, mais bon, c'est son choix.

. moins d'argent à la maison

Le divorce a surtout changé ma vie sur le plan économique et dans mon organisation à la maison. À l'ancienne, c'était ma mère qui faisait les courses, achetait les fournitures scolaires, les vêtements... Alors que mon père payait les impôts et les factures. Maintenant, c'est mon père qui paie tout.

En matière de fournitures scolaires, on recycle celles de l'année passée. Pour les courses, on achète moins ou de la sous-marque. On achète plus rarement des vêtements et on fait attention au chauffage et à l'eau.

Il y a des choses sur lesquelles il faut se priver. Par exemple, je veux un nouveau vélo depuis deux ans car mon vieux VTT date de l'époque du CM2. Je m'en sers pour me balader, mais aujourd'hui les vitesses ont du mal à passer et il commence vraiment à être trop petit pour moi. J'ai demandé à mon père de m'en offrir un nouveau, il m'a répondu non direct. Je sais que c'est à cause du prix.

. 25 euros la journée

Quand j'ai un peu d'argent, je l'économise. Je travaille avec mon père pour en gagner. Il est chef d'entreprise dans la sécurité incendie et malveillance. Je l'aide à poser des extincteurs. L'avantage, c'est que je suis en seconde bac pro métiers de la sécurité, donc d'une certaine manière je révise en l'aidant. Ça complète ma formation.

Je fais ça le week-end. C'est toujours pareil. On se rend dans des entreprises, principalement dans le 95. On arrive chez le client. On regarde les mètres carrés qu'il a. Si c'est un grand hangar ou pas. On évalue le nombre d'extincteurs nécessaires et le nombre de caméras qu'il faut poser. Il y a aussi un technicien. Ça peut prendre la journée. Parfois, on manque de matériel donc on revient le jour d'après. Une journée complète, ça me fait 25 euros. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est toujours mieux que rien.

Alexandre, 15 ans, Auvers-sur-Oise





l'argent me brûle les doigts

Depuis ses 15 ans, Marco travaille dans une pizzeria. Au début, il dépensait sans compter. Puis, il a appris à faire des économies.

Beaucoup de personnes pensent que l'argent ne fait pas le bonheur. Je ne suis pas d'accord avec ces gens-là. Certes, il ne le fait pas à 100 %, mais il y participe beaucoup. Vous qui pensez ça, comment faites-vous pour vous acheter des vêtements, pour manger des tacos avec vos potes, pour vous acheter des cadeaux et en faire à vos proches, pour partir en vacances et payer l'essence ? La liste est longue.

Moi, j'en ai eu conscience très tôt. Dès mes 15 ans, je voulais faire de l'argent. Mais, dans un petit village comme Magny-en-Vexin, quand en plus on est mineur, ce n'est pas facile.

Avec un pote, on a fait le tour des commerces et ils nous ont tous dit non. Soit on était trop jeunes, soit ils étaient déjà au complet. Après s'être fait recalier par tout le monde, on a fini par prendre deux pizzas à emporter chez Pizza Venezia. Pendant qu'on commandait, on a proposé nos services pour faire de la livraison et le chef a pris nos numéros et nos noms. On était hyper contents et, finalement, il nous a rappelés. Il n'a pris que moi car mon pote n'était pas à l'aise avec la livraison.

. encore plus d'argent

C'était mon premier boulot. J'étais payé 5 euros par livraison. J'en faisais entre cinq et dix par soirée. Entre 25 et 50 euros par soir. Le rêve. Au début, c'était largement suffisant pour moi. Puis, plus le temps passait et plus j'avais besoin d'argent. C'est là que j'ai compris le sens de l'expression « L'argent qui brûle les doigts ». Je savais que j'avais de la chance de pouvoir en gagner à cet âge-là.

Du coup, les week-ends Play et GTA, c'était fini. Tout ce qui comptait, c'était les livraisons. J'en ai fait tout l'été à vélo et c'était incroyable. À 21 heures, il faisait encore jour et c'était très agréable. C'était moins marrant en hiver, mais j'ai tenu le coup quand même.

Parfois, j'avais des pourboires. Ça me faisait sourire quand je voyais la pièce dans la main du client. 2 euros. 3 euros. 5 euros. J'ai très rarement eu des pourboires de 1 euro, mais quand ça arrivait le client était toujours gêné. Je leur répondais que ce n'était pas grave, que c'est le geste qui compte.

J'ai pu m'acheter beaucoup de choses, comme des vêtements, de la graille, un iPhone 12 dernier cri à 800 euros, une nouvelle console à 400 euros, une Apple Watch à 300 euros, le permis BSR à 300 euros, une 50cc d'occasion à 1 600 euros. J'en avais toujours rêvé.

. je ne ferai pas ma vie à la pizzeria

Aujourd'hui, j'ai 17 ans et je travaille toujours dans cette pizzeria. J'ai même pris du grade. J'ai appris à prendre les commandes, et même à faire les pizzas et gérer la cuisson. Le seul inconvénient de ce boulot, c'est que tes vêtements sentent à mort. Maintenant, je gagne encore plus d'argent.

Parfois, je suis payé à la soirée quand le patron n'est pas là. La pizzeria marche bien le soir et le week-end. On fait parfois jusqu'à 700 euros. C'est plutôt pas mal dans une ville où il y a 5 000 habitants et quatre pizzerias qui se font la guerre. On a fidélisé nos clients. L'offre « une achetée, une offerte » fonctionne très bien. J'arrive à économiser et j'aide ma famille en ne leur demandant jamais d'argent.

J'y suis les week-ends et parfois la semaine. C'est là que ça se complique. Surtout quand je finis à 22 heures, que je dois manger, me doucher, faire mes devoirs et me réveiller le lendemain pour les cours. Attention, je n'ai pas prévu d'arrêter le lycée. Plus tard, j'aimerais travailler dans la maintenance. C'est une filière qui me plaît et ça paie bien. Je ne vais pas vivre toute ma vie en faisant des pizzas.

Marco, 17 ans, Magny-en-Vexin



maman
et papa

je n'ai pas le droit à l'erreur

Arthur est sous pression. Il s'investit beaucoup à l'école pour réaliser son rêve de devenir médecin, mais, pour ses parents, ses résultats ne sont jamais assez bons.

Mes parents sont très stricts au niveau scolaire. Ils exigent que j'aie d'excellentes notes pour pouvoir « faire ce que je veux de mon avenir ». Quand je dis qu'ils sont exigeants, ce n'est pas juste une manière de parler. Je révise tous mes contrôles et évaluations avec eux. Ils ne me laissent pas d'autonomie là-dessus, ce qui est un peu frustrant. C'est parfois étouffant car ils sont sans cesse en train de me reprocher quelque chose et ne me laissent pas être indépendant.

Quand je fais une séance de révision avec eux, ça se passe souvent très mal car il faut que je connaisse tout ce qu'il y a dans mon cahier et même les chapitres d'avant. Si je ne connais pas tout, je recopie soit une partie de mon cahier, soit ils me renvoient dans ma chambre pour réviser. Ils me répètent en permanence que « de toute façon, ça te servira et tout ce qui est écrit dans ton cahier doit être appris sinon ça ne serait pas écrit dedans ».

Mon père est ingénieur en informatique et ma mère dans le BTP (bâtiment et travaux publics), ce n'est pas n'importe quoi. Pour eux, une bonne note, c'est à partir de 18 sur 20. En dessous de 16, c'est nul. Donc quand mes notes sont en dessous ou très mauvaises, j'essaie de les cacher. Quand je leur cache, ils sont encore plus en colère. Mais avec l'ENT, mes parents peuvent tout voir et ils sont vite au courant. Je dois alors arrêter certaines activités comme le sport pour me concentrer

encore plus sur mes devoirs. Si mes notes redeviennent bonnes, la punition se résorbe petit à petit pour revenir à la normale... enfin, jusqu'à la prochaine fois !

. mon rêve : devenir médecin

Il m'arrive de craquer de temps en temps, quand j'ai de mauvaises notes et que mes parents se mettent sur mon dos alors que je donne tout pour y arriver. Je me mets beaucoup la pression pour eux, mais aussi parce que je sais ce que je veux faire plus tard. Pour y arriver, il me faut travailler sans relâche. J'aimerais devenir chirurgien cardiaque ou neurologue. J'ai envie de venir en aide aux gens en leur sauvant la vie. J'ai eu mon brevet de secouriste en début d'année de quatrième. Je l'ai passé plutôt facilement. Mon père l'a aussi et il m'avait déjà expliqué beaucoup de choses.

Pour y arriver, je sais qu'il faut que je fasse des études très compliquées. Pour ça, j'envisage d'aller dès la seconde en école européenne, ce qui va me rajouter des heures de cours. La plus proche est à au moins une petite heure de chez moi.

Je m'informe déjà sur mon futur métier. Je lis des articles scientifiques et je suis des comptes Instagram sur la biologie, notamment @bio_tomy. Dessus, il y a tous les jours une publication avec deux photos : une photo qui apprend des choses sur les nerfs, les muscles, les os... et une photo avec les dessins mais sans les infos pour s'auto-évaluer. D'abord, il va falloir passer le brevet. Je ne stresse pas trop pour le moment mais je sais déjà qu'il faudra que je révise. Il me faut l'obtenir avec la mention « très bien ».

Arthur, 13 ans, Sagy

deux parents, deux ambiances

Contrôle parental chez l'un, activités en extérieur chez l'autre. Les parents de Léa sont séparés et ont deux visions différentes de l'éducation. Pas si facile de s'y retrouver.

J'habite dans deux villages différents, à Vigny et à Omerville. Tous les matins, ma belle-mère nous emmène, moi et mes frères et sœurs, en voiture au collège. Ah oui, j'oubliais de vous dire, mes parents sont séparés. Pas à cause d'une grande dispute, mais simplement parce qu'ils ne s'aimaient plus. Ils ont refait leur vie, mais la garde alternée, ça reste compliqué. Le village de mon père n'est pas super différent de celui de ma mère. Ils sont tous les deux calmes. C'est juste qu'à Vigny j'ai des amis et un arrêt de bus. Chez mon père, il n'y a pas grand monde mais je peux faire des activités avec Jeanne et Pierre, les enfants de sa nouvelle femme, comme du roller, du skateboard, du badminton...

Le plus compliqué, c'est d'alterner entre deux ambiances. Entre deux méthodes d'éducation qui n'ont rien à voir. Chez mon père, on est en famille un peu nombreuse : moi, la fille et le fils de ma belle-mère, et mon petit frère qui est encore un bébé. On doit essayer d'aider à vider le lave-vaisselle, mettre la table et la débarrasser, garder la maison propre... Et j'ai un contrôle parental. Chez ma mère, c'est tranquille. Elle ne me demande presque rien et j'ai le droit aux réseaux sociaux...

. contrôle injustifié

Le contrôle parental, c'est une option qui ressemble à une application sur nos téléphones. On peut choisir de l'appliquer ou non. Ça sert à réguler ton temps d'usage des applications. J'ai deux heures par jour la semaine, et trois heures le mercredi et le week-end. Si mon temps est écoulé, je ne peux plus l'utiliser, même pour parler en message et appeler. Il y a un message qui s'affiche : « *Le temps est écoulé, revenez demain à 7 heures.* » C'est mon père qui le gère et il peut le changer quand il veut grâce

à son téléphone. Je n'ai droit à rien. Il faut que je lui demande pour chaque application et ce n'est pas sûr qu'il réponde.

Il y a des amies qui, comme moi, ont ce genre de trucs sauf que leurs parents veulent bien le déverrouiller quand elles veulent. Ils mettent juste le contrôle en place pour regarder combien de temps elles passent sur le téléphone. Mes frères et sœurs ont ça aussi, mais ma sœur est moins limitée car elle est plus grande et qu'elle l'utilise moins. Des fois, je me dis que c'est peut-être bien de faire ça, mais d'un autre côté ça me donne envie d'utiliser tout le temps qui me reste sur mon téléphone.

Quand je suis chez ma mère, il est toujours activé et mon père peut encore contrôler mon temps, et voir ma position. Je ne vais pas le cacher, j'ai peut-être essayé une ou deux fois de l'enlever, mais ça n'a pas marché. Les tutos étaient trop compliqués et ça ne fonctionnait pas sur tous les téléphones.

. s'occuper sans téléphone

Cette situation m'énerve car j'ai l'impression d'avoir le droit à pas grand-chose. De plus, chez mon père, on ne fait aucune activité. Heureusement, j'ai des demi-frères et sœurs qui veulent bien jouer à des jeux de société avec moi, mais pas tout le temps. Dans ce cas, je reste dans ma chambre. Je la range ou je lis. Pendant le week-end, on fait les brocantes et on balade mon petit frère avec mon père.

Chez ma mère, c'est plus facile de se passer de téléphone. On va dans des parcs, on fait des magasins, on va au cinéma, ou on se balade. Je ne m'ennuie pas du tout et même quand on ne sort pas, je peux regarder mon ordinateur ou jouer avec elle à la console. Ces deux atmosphères me font un grand décalage et me perturbent. En même temps, je ne peux pas y changer grand-chose.

Léa, 14 ans, Vigny

obligés de vivre *chez notre mère violente*

La mère de Nolwen est alcoolique, et violente envers ses enfants. Son père a porté plainte, mais la juge refuse de lui donner la garde exclusive avant le divorce.

J'avais 6 ans quand mes parents ont envisagé de divorcer. Ma mère était déjà alcoolique. Chaque jour, elle créait des embrouilles entre elle et mon père car elle était tout le temps saoule. Il faut savoir que ma mère n'est pas le genre de personne à être saoule et joyeuse en même temps. Quand elle est bourrée, elle peut s'énerver jusqu'à taper mon père ou nous crier dessus. Attendez, pause ! Retour en arrière. Je ne vous ai pas dit comment ma mère est devenue alcoolique. Il y a eu des éléments déclencheurs. Ma sœur a eu un cancer à 6 ans et a failli y rester. Mon grand-père du côté de ma mère est mort juste après ça. C'est là qu'elle a commencé à tomber dans l'alcoolisme.

Un jour, elle est allée chercher ma sœur qui rentrait d'un voyage scolaire. Elle était ivre et n'aimait pas que ma sœur pleurait, donc elle l'a frappée devant moi. Ma sœur est tombée par terre. Quand je rentrais de l'école, elle me demandait comment s'était passée ma journée. Moi, étant en primaire, je n'avais pas grand-chose à dire donc je ne lui parlais pas, et elle n'aimait pas ça. Elle me criait dessus et me reprochait plein de choses.

. des bouteilles partout

Mes parents ne sont toujours pas divorcés. Enfin, pas sur le papier. Donc on est « censées » faire de la garde alternée (une semaine chez ma mère et l'autre chez mon père). Au début, on respectait ça, mais c'était horrible. À chaque fois qu'on était chez ma mère avec ma sœur, elle nous criait dessus, voire nous tapait.

Chez mon père, la maison est tout le temps propre. Chez ma mère, elle est sale. Ça pue la cigarette et il y a des bouteilles d'alcool partout. L'odeur des Marlboro nous oppressait. Je me souviens qu'une fois, elle est allée sortir les poubelles, et moi et ma sœur avons fouillé son appart. On a trouvé plein de bouteilles. Certaines étaient pleines, mais le lendemain il n'y avait plus aucune goutte dedans. Notre mère a fait plusieurs tentatives de suicide, dont une quand on était chez elle. Elle s'est bourrée de médocs.

Pour certains ce n'est pas normal ce que je vais dire, mais j'ai en quelque sorte perdu l'amour que je suis censée avoir pour elle. J'en suis venue à la détester. Même maintenant, je ressens encore cette haine envers elle, pour tout ce qu'elle nous a fait.

. enfermées dans la chambre

Elle était dans une sorte de burn-out alcoolique. Elle ne travaillait pas donc n'avait pas d'argent qui rentrait sur son compte. Il y a trois ou cinq ans, elle en est même venue à rentrer par effraction dans la maison de mon père pour essayer de trouver de l'argent, alors qu'il ne gagne pas beaucoup. Évidemment, elle a tout nié.

Et puis il y a eu l'événement. Le moment où tout a dérapé. On était chez elle avec ma sœur pour la semaine et ma mère était saoule. Elle nous a enfermées dans notre chambre et a jeté nos sacs de cours sur nous. Si on sortait de notre chambre juste pour manger, on se faisait crier dessus. On est restées trois semaines chez elle. Trois semaines dans cette ambiance tendue. Trois semaines à voir ma mère saoule tous les jours.

. dans l'attente du divorce

Nous avons tout raconté à notre père. Il nous a emmenées voir un juge. C'était l'ultime solution car nous avions déjà porté plainte trois fois contre elle. À chaque fois, la police ne prenait pas notre déposition et ne faisait rien du tout. Je dois avouer que, depuis, s'il m'arrive encore quelque chose avec ma mère, je n'irai pas porter plainte, car je ne fais plus confiance aux policiers.

On a tout raconté à la juge, mais elle ne nous a pas écoutées. Elle a décidé, sans même se justifier, qu'on devait aller chez ma mère tous les week-ends, un point c'est tout. Elle ne se rend pas compte que même de l'avoir au téléphone et de l'entendre saoule, c'est devenu trop dur pour nous. Nous n'y sommes pas allées la semaine suivante. Ni celle d'après. Nous n'avons jamais respecté cette décision judiciaire.

Le divorce n'est toujours pas prononcé officiellement mais, depuis qu'on la voit moins, on va un peu mieux. J'ai hâte qu'il soit prononcé et que mon père obtienne notre garde exclusive. Maman, j'en ai marre de tes mensonges. Je pense que ce sera difficile de te pardonner pour ce que tu nous as fait.

Nolwen, 15 ans, Sagy





ma mère ne voit que mes **performances**

La mère de Camille ne fait pas attention à elle et la traite moins bien que ses frères. Pour avoir un peu d'amour de sa part, sa seule solution est de briller en équitation.

Ça fait trois ans que je prends du shit. Je Je suis la fille du milieu et ma mère n'a jamais fait attention à moi. Elle n'a jamais payé ma scolarité. Toute ma vie, elle m'a fait me sentir inférieure par rapport à mes deux frères. Elle oublie tous les ans mon anniversaire et je n'ai jamais eu de cadeaux de sa part. Par contre, elle n'a jamais oublié celui de mes frères. Mes parents ont divorcé quand j'avais 6 ans et ma mère a refait sa vie avec un autre homme. Lorsque je vais voir ma mère, une semaine sur deux, c'est le seul qui s'intéresse à moi.

Dès que je pousse la porte, l'ambiance est froide. Je dois directement faire mes devoirs, réviser mes contrôles, ranger ma chambre et celles de mes frères. Souvent, j'essaie d'y échapper en allant voir mon beau-père à son travail. C'est juste à côté. Il est paysagiste et patron de son entreprise. Ses employés m'adorent, contrairement à mon frère, et lorsque je suis là-bas je peux faire ce que je veux. Si je reste à la maison, les corvées me tombent sur la tête. Je dois faire la machine de mon frère ou lui apporter à boire ou à manger s'il le demande.

Devant mon beau-père, ma mère est adorable. Elle me dit : « *Salut ma puce, comment vas-tu ?* » Mais dès qu'il a le dos tourné, elle redevient froide. C'est très difficile pour moi car lorsque je suis chez mon père, l'ambiance est totalement différente. Il passe du temps avec moi. M'aide pour mes devoirs. Regarder des séries avec moi.

. devenir championne

Les seuls moments où ma mère me regarde et me considère, c'est quand je fais du cheval. Depuis mon plus jeune âge, elle veut que je devienne une championne d'équitation. C'est elle qui m'y a inscrite quand j'avais 4 ans. À cette époque, j'avais peur des chevaux. Il a fallu quelques séances pour que j'aime ça. Que je prenne vraiment du plaisir. Pour ma mère, tout ce qui compte, c'est la compétition. Elle voulait devenir championne quand elle était plus jeune et elle a échoué. Donc elle me pousse et je m'entraîne sans relâche les week-ends, car ce sont les seuls moments où j'ai l'impression qu'elle m'aime et s'intéresse à moi.

Le samedi et le dimanche matin, je m'entraîne pendant trois heures. Je monte sans selle pour améliorer ma position et mon maintien du dos. Le samedi après-midi, une coach que ma mère a engagé pour moi vient m'entraîner à 13h30 jusqu'à 18h30. Quand je gagne une compétition, elle est très fière de moi. Pour me féliciter, elle m'emmène au restaurant et on passe du bon temps ensemble. Malheureusement, ce sont les seuls moments où ça arrive.

Je lui en veux beaucoup parce que je fais beaucoup d'efforts pour la rendre fière et elle s'en fout complètement, alors qu'il suffit à mon frère de faire une machine pour être félicité comme s'il avait gagné la guerre. Je n'ai pas d'autre choix pour essayer d'attirer son attention que de me dépasser partout. Surtout en équitation.

Camille, 13 ans, Courcelles

dès qu'il s'énervé mon père me frappe

Maureen était régulièrement battue par son père, jusqu'au jour où elle a décidé de fuir.

Je ne sais pas pourquoi, mais depuis qu'il a fait son infarctus il y a deux ans, mon père a commencé à me frapper. Quand je dis frapper, je parle de coups de poing, de coups de pied, et de claques. Ça m'a beaucoup marquée. J'en avais parlé à mes beaux-parents et à mon copain. Ils étaient très choqués. Ils ne le voyaient pas comme ça, lui, le chef d'équipe d'une usine d'un grand groupe automobile.

J'avais des marques sur l'aine en haut de ma jambe droite, sur ma lèvre supérieure... J'avais et j'ai toujours des douleurs assez fortes au dos. Certaines choses se voyaient. D'autres non. Ma mère ne disait rien du tout. Autour de chez moi, en pleine campagne, il n'y a aucune structure pour des violences comme ça à part le 119 et la gendarmerie. J'étais seule.

Mon père a ensuite arrêté pendant plusieurs mois. Je ne sais toujours pas pourquoi non plus, mais ça a repris. Quand il me frappait, c'était surtout parce qu'il était énervé contre moi ou mon frère. Mon petit frère a 13 ans et c'est moi qui prenais pour lui. Pour ça, je lui en veux beaucoup. Même si je voyais bien qu'il avait peur quand mon père me tapait dessus. À l'école, j'en faisais des malaises. Je ne dormais et ne mangeais presque plus. Je me rendais malade et je prenais beaucoup d'ibuprofène et de paracétamol pour calmer la douleur.

Puis, il y a eu le coup fatal. C'était il y a un mois. Il m'a donné des tonnes de claques, il m'a lancé mon sac de jeune sapeur-pompier dessus, m'a tiré les cheveux jusqu'à me mettre au sol et, quand je me suis relevée, il m'a plaquée contre mon armoire pour me finir. Il m'a de nouveau tabassée. C'était le 8 février 2022 à 4h30 du matin. Le soir même, je me suis enfuie, et je suis allée à la gendarmerie avec mon copain. Il était 17h45. J'ai porté plainte. Les gendarmes étaient

assez choqués de ma situation mais ils m'ont félicitée pour être venue les voir. On m'a entendue. J'ai beaucoup angoissé. Beaucoup pleuré. À 21h50, on est venu me chercher pour prendre en photo mes bleus sur le haut de la cuisse, sur la lèvre et sur mon bras gauche. Puis un veilleur de nuit du foyer d'urgence est venu me chercher.

. être en sécurité

J'ai été placée en foyer à Cergy-Pontoise. C'est le seul du coin. C'est assez loin de mon lycée, à plus d'une heure de trajet. Ça fait maintenant un mois que j'y suis. C'était compliqué au début, car je n'avais pas l'habitude. Mais j'ai très vite pris mes repères. Il y a une fille qui m'a harcelée, mais maintenant ça va beaucoup mieux. Le foyer est assez grand... Enfin, pour moi il l'est, et il est mixte. Je suis seule dans ma chambre et ça me convient totalement. Je n'aime pas dormir avec des personnes que je ne connais pas. Je me sens en sécurité depuis que je suis arrivée là-bas. Je dors mieux. Je mange mieux. On s'occupe beaucoup de moi.

J'ai eu mon audience le 6 mars au tribunal de Pontoise... C'était assez compliqué. J'ai ressenti de la haine envers mon père. Certes, c'est mon père, je l'aime, mais ça a été trop loin. Ni ma mère, ni mon père ne m'ont dit bonjour. La juge a décidé de me placer en foyer pendant huit mois. J'ai prévenu que je ne voulais pas rentrer chez moi car j'avais peur de mon père. Lui n'a écopé que d'une mise en garde mais il n'ira pas en prison, car il a dit au tribunal que c'était la seule fois où il m'avait frappée.

Depuis, je ne sais plus quoi penser de tout ça. Je n'ai pas de nouvelles de mon petit frère. Pour l'instant, j'ai refusé les visites de mon père. J'ai eu ma mère au téléphone. Elle me pose des questions par rapport à mes cours et mes journées, mais elle ne comprend toujours pas pourquoi j'ai fait tout ça. Il ne l'a jamais touchée, elle, et heureusement car je ne l'aurais pas supportée. Mais bon... aujourd'hui, j'ai encore quelques médicaments pour les douleurs physiques, mais je retrouve petit à petit le sourire.

Maureen, 15 ans, Éragry

mon père nous a empoisonné la vie

Maud a grandi avec un père violent et toxique. Elle n'a plus de nouvelles de lui depuis trois ans, mais les blessures sont encore vives.

J'étais à l'avant avec lui, sur le siège passager. J'essayais de dormir, mais ça ne marchait pas vraiment. On était sur la route. On rentrait de vacances à Lyon. Il envoyait des messages assez coquins à ma maman. Il l'obligeait à lui envoyer des photos assez dénudées d'elle alors qu'elle ne voulait pas. Elle lui disait : « *Mais il y a Maud à côté.* » Lui, il répondait que je dormais. À ce moment-là, j'allais ouvrir les yeux... mais j'ai entendu qu'il ouvrait son pantalon pour envoyer une photo de son pénis. Alors qu'il conduisait. Alors que j'étais à côté. Lui, cet homme, c'est mon père.

Quand on est rentrés, je suis partie dormir dans ma chambre, mais j'entendais mes parents s'engueuler. En allant voir, j'ai vu mon père en train de pleurer (alors qu'il était en tort). Il prenait des affaires dans son placard. J'ai demandé : « *Il se passe quoi ? Tu vas où papa ?* » Il m'a répondu : « *Demande à ta mère.* »

« *C'est terminé* », m'a-t-elle dit. Mon père est parti à la gare. Ma mère et moi, on s'inquiétait. Il était 23 heures. Nous avons appelé la police pour qu'ils envoient une patrouille et, quelques heures plus tard, il est finalement rentré.

Je dormais avec ma mère dans son lit et mon père dans ma chambre. On est restés comme ça pendant plusieurs mois, mais la situation devenait impossible à gérer. C'était très tendu à la maison. Je vivais en sandwich entre lui et elle.

. le visage pas si caché de mon père

Ma maman s'est confiée à moi pendant cette période. Elle m'a expliqué pourquoi ça s'était terminé : « *C'était un pervers.* » J'ai compris qu'il utilisait ma maman comme un objet sexuel. Quand ma maman ne voulait pas avoir de rapports, il s'énervait et lui prenait la tête jusqu'à la forcer à le faire. J'étais surprise de savoir que mon père était capable de faire ça à ma maman. Dans ma tête ce n'était plus mon père, mais un inconnu. J'avais la tête pleine de scénarios où j'avais peur qu'il me fasse subir des choses à moi aussi. On a beaucoup parlé de ce sujet avec ma mère. Elle voulait me montrer qu'il n'était pas une bonne personne. Mais je m'en doutais déjà. Je voyais bien comment il agissait avec ma mère. Les disputes. Et sa peur à elle.

Mon père était quelqu'un de très agressif. Il nous rabaisait. Quand quelque chose ne lui plaisait pas, on s'en prenait plein la tête. Il tapait mon frère et parfois ma sœur sous mes yeux. C'étaient des coups très forts, mon frère avait des bleus de partout. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas ses véritables enfants ? Je lui disais d'arrêter en pleurant, mais il continuait. Un soir, il a assommé ma sœur car elle ne dormait pas et qu'elle était sur son téléphone. Elle ne s'est réveillée que le lendemain. On a appris cette histoire beaucoup plus tard avec ma mère. Elle s'en veut tellement aujourd'hui de n'avoir rien vu. Elle est assistante maternelle. Elle travaille beaucoup et finit très tard. Ma maman n'a jamais pu aller porter plainte par peur d'être frappée, insultée ou rabaisée.

. un chaos en moi

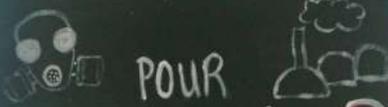
Après quelques mois, il est parti de la maison. On s'est senties plus légères. Sept mois après, mes parents ont voulu retenter pour voir si tout allait s'arranger. Nous sommes partis dans le sud de la France, dans notre camping préféré. Mon père était souvent sur son téléphone et ma maman l'a surpris en train d'envoyer des photos dénudées de lui, qu'il avait prises aux sanitaires, à une inconnue. Mes parents se sont embrouillés et mon père a décidé de rejoindre cette fille. Il nous a abandonnées ma mère et moi avec toutes nos affaires au camping. Je lui en ai beaucoup voulu.

Une garde alternée s'est mise en place. J'allais un week-end sur deux chez lui, mais ça n'a pas duré longtemps. Chez mon père, je me sentais... observée. Quand j'allais dans la salle de bain ou quand je me changeais dans ma chambre, il me regardait. Je l'ai dit à maman et j'allais de moins en moins chez lui. Il a commencé à avoir des pensées suicidaires. Il nous envoyait des photos de lui torse nu avec une corde au cou. Ma maman a appelé les pompiers et ils l'ont pris en charge. « *C'est un fou !* », s'est exclamé l'un d'entre eux.

Quelques mois après, il s'est trouvé une nouvelle copine. Je l'ai rencontrée mais je ne l'aimais pas trop. Elle me donnait des ordres. Elle s'accaparaît mon père lorsque je venais et donc, à force, j'ai arrêté de venir. Les mois ont passé. J'ai eu de moins en moins de nouvelles de lui. Aujourd'hui, ça va faire trois ans qu'il ne s'est pas manifesté. Si je l'avais devant moi, je pense que je le tuerais et je l'insulterais jusqu'à m'en épuiser. C'est un pervers narcissique. Il a créé un chaos en moi au niveau des émotions. Je ne sais plus quoi penser. Entre la tristesse, la colère et la joie de ne plus le voir, mon cœur déborde.

Maud, 15 ans, Herblay-sur-Seine

QUEL
VEXIN

 POUR
DEMAIN?



Région
île de France

ICI, LA RÉGION AIDE
VOTRE COMMUNE

nos
lendemains

à toi qui a détruis ma vie

depuis mes 3 ans

Plusieurs membres de la famille de Chloé ont été touchés par un cancer. Malgré la douleur et la peur, elle est décidée à devenir chercheuse en cancérologie.

J'aimerais t'avoir là, en face de moi et te détruire. T'enlever de mon histoire. Te dire tout ce que tu me fais endurer. Mais bon, la vie fait que tu seras toujours là, partout où je vais. Peu importe ce que je fais ou les personnes que je fréquente, tu finis toujours par les détruire. Quand vas-tu t'arrêter ?! Tu as fait endurer tant de souffrances à des personnes qui me sont chères... Que ce soit mon père, mon grand-père, ma cousine, Chloé, ou même mon arrière-grand-mère. Tu ne nous laisses jamais tranquilles.

Pourquoi nous ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre, hein, dis-moi pourquoi ? Explique-moi car je ne comprends pas. Tu frappes n'importe où : le poumon, le cerveau, le sein, et toujours ça finit mal... Il n'y a jamais de fin heureuse avec toi. Cancer, chaque fois que j'entends ton nom, j'ai les larmes qui montent aux yeux et les mauvais souvenirs qui refont surface. J'en ai marre, je suis à bout.

. ceux que tu as emportés

Beaucoup de gens dans ma famille ont été touchés par toi. À tel point que je commence à croire que tu es dans nos gènes. C'est pour ça que je multiplie les bilans médicaux, les dépistages, les prises de sang, encore ce week-end. J'angoisse chaque fois que je dois aller à l'hôpital.

La première victime fut mon père, avec un cancer du poumon. Je n'étais qu'une enfant et tout est arrivé trop vite. Je ne me rappelle plus de comment on me l'a annoncé. J'étais trop petite. À cause de ça, j'ai grandi sans mes parents. Entre mon père à l'hôpital, ma mère au travail et moi chez la nourrice. Jamais ensemble.

Pendant un moment, j'ai même eu l'impression de perdre mes deux parents. Je passais mon temps à pleurer car je ne voyais plus ma famille. Avec ma mère, on essayait d'aller voir mon père, mais c'était compliqué entre ses horaires et les heures de visite de l'hôpital. J'ai encore en mémoire cette image de mon père allongé sur le lit. Je la vois à chaque fois que je ferme les yeux et c'est de ta faute.

Puis, il y a eu mon papy, ma cousine et d'autres personnes. Ça m'énerve car tu viens toujours les prendre quand on ne s'y attend pas. Tu t'en prends aux gens que j'aime. À cause de toi, je vis dans la peur que d'autres s'en aillent. J'ai mal au ventre en permanence. J'ai dû voir des centaines de médecins sans que rien ne change. Je ne supporte plus la solitude et je redoute le pire dès que ma mère s'éloigne, même une nuit.

. devenir chercheuse pour te détruire

J'ai peur. Peur de ce que tu as fait dans ma vie. Peur de ce que tu pourrais encore faire. Je suis à bout, même si tu m'as grandi mentalement. Même si tu m'as fait comprendre que tout peut changer du jour au lendemain. Mais la peur va bientôt changer de camp. Pour empêcher les autres de vivre ce que j'ai vécu, je me suis fait la promesse de devenir chercheuse en cancérologie.

Je ne sais pas si j'arriverai à te détruire, mais je parviendrai sûrement à faire avancer la recherche afin de faciliter la tâche à un autre qui prendra le relai. Je veux m'orienter vers des études scientifiques. Je lis déjà des articles pour mieux comprendre comment tu fonctionnes. Je questionne ceux qui t'ont connu pour essayer de te comprendre. Ce qui m'est arrivé, c'est ma force. C'est ce qui me permettra de ne pas lâcher et de rendre fier mes proches.

Chloé, 14 ans, Île-de-France

l'armée une histoire de **famille**

William veut devenir militaire. Il a grandi avec les récits de son grand-père, militaire au sein de la Légion étrangère.

Tous les ans, c'était le rituel. S'installer devant la télé pour le 14 juillet et regarder le défilé militaire. On regardait tout avec admiration. Des régiments et corps de l'armée à la police en passant par les pompiers. À chaque troupe qui arrivait, c'était le même jeu : deviner de quel régiment il s'agissait précisément. Là, c'est celui de l'infanterie. Ici, le régiment du génie. Là-bas, le bataillon de chasseurs alpins.

Le plus souvent, il avait raison, grâce à son expérience militaire. Mais parfois, c'était moi, et j'étais content car c'est lui qui m'avait tout appris. Puis, venait le moment du passage de la Légion étrangère. Le moment que mon grand-père attendait le plus. Ça lui rappelait l'époque où il avait participé au défilé du 14 juillet sur les Champs-Élysées, lui aussi avec la Légion.

Il a été emporté par la maladie d'Alzheimer. Il est tombé dans le coma une matinée et est décédé dans l'après-midi. Je n'ai pas ressenti grand-chose sur le coup, c'était comme si je ne le connaissais pas. Je me suis senti bête car il comptait beaucoup pour moi. Chaque fois que je parlais avec lui, il me racontait les opérations spéciales qu'il avait menées quand il était au 8^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (8^e RPIMa) et à la Légion étrangère. Une histoire qui m'a particulièrement marqué est celle où il avait été lâché du tube à torpilles d'un sous-marin de la Marine lors d'un entraînement. Il me racontait aussi ses opérations au Mali.

. m'engager à mon tour

Même après l'armée, il avait conservé des armes. Un fusil à pompe, un HK416, un 8 mm, un couteau de chasse avec une lame

de 20 cm de long et deux grenades. J'aimais bien quand il m'expliquait comment elles fonctionnaient et qu'il démontait son 8 mm pour me montrer l'intérieur. Au fur et à mesure des années, il m'a appris à en utiliser, sans jamais tirer de vraies cartouches ni de vraies balles.

Bon après, ça lui a parfois attiré des problèmes. Comme il était malade, des infirmières venaient à domicile pour lui donner ses médicaments. Pendant qu'il les prenait, il montrait des photos et parlait de l'armée aux infirmières. Un jour, il a montré les armes et le couteau et, là, ce n'est pas du tout passé. Les infirmières ont paniqué et ont demandé à ma grand-mère de les retirer. La gendarmerie est venue pour les mettre en sécurité. Les grenades sont restées chez ma grand-mère en attendant de savoir quoi en faire.

Toutes ces discussions ont énormément renforcé mon envie d'intégrer l'armée, plus précisément la brigade de sapeurs-pompiers de Paris (BSPP), qui appartient au génie de l'armée de terre, en tant que maître-chien. Ce métier rassemble mes passions pour les chiens, les pompiers et l'armée. Pour me préparer, j'ai intégré le centre de secours principal (CSP) d'Eaubonne dans le service départemental d'incendie et de secours du Val-d'Oise (SDIS 95) où j'effectue des manœuvres incendie. On va faire du déroulage de tuyaux. On met en place des lances à incendie. On fait de la reconnaissance dans des locaux sinistrés et du secourisme (massage cardiaque, position latérale de sécurité). J'espère rendre fier mon grand-père de cette façon. Je fais tout pour.

William, 15 ans, Ermont

mes conneries ont freiné ma carrière dans le foot

Arthur est un excellent joueur de foot. Il a même été détecté pour entrer en club et passer pro. Mais en multipliant les bêtises, il a failli passer à côté de son rêve.

C'est l'histoire d'un petit qui était très bon au foot. Il était vraiment bon quand il jouait. Il se démarquait des autres, ça se voyait qu'il était fait pour ça. Il était même surclassé. Il jouait avec les plus grands car il était beaucoup plus fort que les gens de son âge. Il avait une qualité de passe incroyable. Il était rapide. Intelligent. Technique. Il avait commencé à jouer à l'âge de 6 ans grâce à son père entraîneur. Il l'entraînait à part, puis il a décidé de l'inscrire au foot et c'est là qu'il a commencé ses premiers matchs.

Lors d'un tournoi à Caen, les personnes du club l'ont remarqué. Ils le voulaient. Même s'il était en avance sur son âge par rapport aux autres, il était encore trop petit pour aller là-bas. Ça aurait voulu dire aller en internat et son père n'a pas voulu l'éloigner de sa famille. Donc il est resté jouer dans son petit club, près de chez lui. Il en a longtemps voulu à son père d'avoir pris cette décision car, lui, il se sentait fier. Fier d'être plus fort que les autres. Fier d'avoir été choisi avant les autres.

. rattrapé par les conneries

Les années sont passées. Le petit a décidé de faire des tests de détection à Caen et Nantes, mais ça n'a pas fonctionné. Il subissait beaucoup de critiques à cette époque car il délaissait petit à petit le foot. Il avait 14 ans et commençait à être intéressé par les meufs. Il loupait les entraînements. C'était une perte de temps les meufs, mais il kiffait. Il perdait son niveau. Les autres du club se faisaient remarquer et lui le prenait mal. Ça créait de la haine en lui.

Du coup, il a voulu se faire respecter. Tant pis pour le foot. Il a tout arrêté et a commencé à faire énormément de bêtises. Il voulait de l'argent et ses potes lui proposaient des plans

pour en gagner facilement. Je ne dis pas comment il a fait, mais quand t'es posté en bas d'un bloc toute la journée, tu sais bien ce qu'il se passe. Il volait certaines choses pour les revendre. Il allait dans les magasins et se servait directement, ou volait des gens. Je vous fais pas de dessin, mais ces histoires l'ont rapidement amené en garde à vue.

Il s'est alors mis à cogiter. Il s'en voulait d'avoir arrêté le foot, puis il sortait et reprenait direct ses bêtises. Il a déçu toute sa famille. Il savait pourtant qu'en s'engageant dans le foot, il avait de vraies chances de se faire repérer, et qu'il pourrait gagner bien plus d'argent en signant pro qu'avec ses conneries. Pour mettre sa mère à l'abri et ne plus voir son père se casser le dos tous les matins pour aller travailler. Il avait deux grands frères et voyait bien qu'il n'y avait pas assez d'argent à la maison pour la nourriture.

Son entraîneur ne voulait pas qu'il gâche son talent. Il allait toquer à sa porte constamment pour qu'il arrête les bêtises. Il lui disait qu'il pouvait rendre fier sa famille grâce à son talent et que son rêve de gosse pouvait devenir une réalité s'il s'en donnait les moyens. C'est grâce à ces phrases magiques qu'il a repris le foot et arrêté ses bêtises. Maintenant, tout va mieux. Il a retrouvé son niveau d'avant, il est même devenu beaucoup plus fort.

Tellement qu'aujourd'hui, dès la fin des cours, le vendredi, il prend son train direction le centre de formation de Caen. Il quitte sa ville tous les week-ends pour faire des matchs là-bas. Du lundi au jeudi, il respecte le programme d'entraînement strict. Deux heures chaque jour. De la course. Du renforcement musculaire et des jeux de balle. Il sait que, pour lui, rien n'est fini. Qu'il a encore des chances de devenir pro et de peut-être réaliser son rêve : jouer dans un grand club italien.

Arthur, 16 ans, Argenteuil

ma passion

à gros budget

Bérénice est fan d'équitation depuis l'âge de 7 ans. Plus tard, elle aimerait travailler auprès de chevaux et en posséder un... si son budget le lui permet.

Les chevaux et moi, c'est une grande histoire d'amour. Une passion que j'ai depuis toute petite. J'ai découvert ça en allant chez mes grands-parents en Vendée. Ils habitaient près d'un centre équestre et j'avais tout le temps hâte d'y aller. Je trouve que ce sont des animaux calmes qui nous apaisent quand ça va mal. J'ai mon galop 1 et je passe mon galop 2 bientôt. Pour ça, il faut étudier dans les livres. Je m'y mets à fond depuis 2022 et je fais du cheval toutes les semaines. Ça fait trois ans que je veux faire de l'équitation à temps plein et devenir cavalière-soigneuse.

Là où j'habite, les chevaux sont très présents. Il y a pas mal de centres équestres dans la région. Moi, je vais à Vallangoujard. Il y en a plus près, mais ils sont mal notés. J'ai peu d'amis qui font de l'équitation. Je sais que certains ont peur des chevaux. D'autres ont peur de tomber. Mais il y en a aussi qui n'ont pas les moyens et trouvent que ça coûte trop cher. Mes parents paient 275 euros tous les trimestres, sans compter le matériel : le tapis à mettre sous la selle, l'amortisseur, le licol pour attacher le cheval quand on le prépare, les brosses, les bottes, la cravache, la bombe et les bonbons pour chevaux... Bref, c'est un budget.

Mais quelle sensation lorsqu'on est à cheval... J'oublie un peu le reste autour de moi. Je me sens plus libre. C'est pour ça que je veux continuer à travailler avec les chevaux. Cavalière-soigneuse, ce n'est pas un métier facile. J'ai déjà pu me confronter à ce travail en stage. C'était assez intense. Le matin, faut nourrir les chevaux vers 8h30. Pour ceux qui sont en pension, faut les mettre au pré le matin. Ensuite, faut repailler les boxes. Le midi, c'est le moment où on les nourrit, et l'après-midi, soit on monte des chevaux à débourrer (ce sont les jeunes qui ne savent pas encore quoi faire dans un concours), soit on nettoie les allées et les selleries. C'est crevant, mais c'est de la bonne fatigue à la fin de journée.

Dans les centres équestres, il y a essentiellement des chevaux qui appartiennent à des propriétaires. On peut faire des concours avec, mais pas les courses hippiques. C'est surtout du saut. J'ai déjà rencontré les propriétaires. Ils ne sont pas forcément aussi riches qu'on peut le penser. Avoir un cheval c'est un gros investissement, mais le plus cher c'est de s'en occuper tous les mois. Un cheval, ça peut coûter 5 000 euros, mais derrière tu as la nourriture et les frais vétérinaires.

Je sais déjà que pour réaliser mon rêve, il va falloir que j'aille me former en Normandie. C'est la patrie du cheval. Je vais tout faire pour y arriver et, qui sait, si j'arrive à mettre un peu d'argent de côté, je pourrais avoir un cheval en demi-pension rien qu'à moi.

Bérénice, 14 ans, Marines

embauchez-moi !

Diagnostiqué autiste Asperger, Luc s'accroche pour réaliser son rêve et devenir monteur professionnel dans un monde où la vitesse prime parfois sur la minutie.

Du montage, je pourrais en faire tous les jours. Je ne m'en lasserai pas. Je ne sais plus comment j'ai connu cette technique. Cet art. Peut-être au cours de Richard Anou, entre 2015 et 2019, vers Porte des Lilas. J'habitais chez mes parents à Parmain, dans le Val-d'Oise, et ils m'y déposaient en voiture tous les week-ends. En grandissant, j'ai continué à y aller seul en transports en commun. C'était très long mais j'étais très motivé.

Au départ, nous étions nombreux à ce cours. Il y avait quelques personnes autistes Asperger, comme moi. Ce n'est pas un handicap très grave, ni une maladie, loin de là. C'est juste un handicap qui fait que je ne communique pas énormément, je suis dans mon monde.

Pendant ce cours de montage, j'ai appris à utiliser le logiciel Adobe Première Pro. C'était comme apprendre une nouvelle langue avec des mots nouveaux. Point d'entrée. Point de sortie. Rushs. Plans. Séquences. Au collègue Cécile Sorel, en classe Ulis (unité localisée pour l'inclusion scolaire), j'ai pu montrer mes talents en réalisant une vidéo et un diaporama sur un logiciel qui s'appelle PowerDirector. Depuis, je ne pense qu'à une chose : travailler dans cet univers et lancer ma propre chaîne YouTube. J'ai déjà le matériel : une caméra Sony Handycam, un micro cravate, un fond vert, un trépied et je vais peut-être m'acheter un micro pour mon appareil photo ainsi qu'une carte SD.

Ce que j'aime dans ce métier, c'est qu'il permet d'être créatif. Ça m'amuse. En semaine, je monte des petites séquences et je travaille en ce moment sur une vidéo hommage à une émission de Canal+ que j'aimais beaucoup : le *Zapping*. J'aimerais refaire quelque chose dans ce genre-là sur ma chaîne. Du coup, je cherche des séquences et je les remonte en prenant le même habillage.

. mes premiers pas à M6

Le métier de monteur, je l'ai vu de près de novembre à décembre 2021. J'ai pu faire un stage à M6 en tant qu'assistant monteur à la communication digitale. Mon travail consistait à recadrer des extraits vidéo de programmes du groupe M6 que ce soit *Les Marseillais*, *Le Meilleur Pâtissier*, *Scènes de ménages*, mais aussi des extraits de films diffusés en *prime time* (première partie de soirée) sur W9 ou 6ter. Je devais recadrer les vidéos au format 4:5 ou 9:16 pour poster des vidéos sur Instagram ou TikTok. J'ai également pu faire du montage à C. Productions, une société de production audiovisuelle filiale du groupe M6 qui travaille pour les magazines d'information comme Capital, Zone Interdite et Enquête d'action.

Pour aller jusqu'aux locaux de M6, je me levais à 5 heures du matin. J'enchaînais les trains et les métros afin d'être sûr d'arriver à 10 heures. C'était épuisant mais ce n'était pas grave. Le stage s'est bien passé et mon tuteur était impressionné par mes connaissances sur la télévision.

Mais, depuis cette expérience... plus rien. Je travaille depuis cinq ans à l'ESAT (établissement et service d'aide par le travail) Avenir à Persan. Là-bas, je fais surtout du conditionnement. Je n'abandonne pas mon rêve de travailler dans l'audiovisuel, mais ça fait deux ans que j'essaie sans succès. J'ai essayé à TF1. J'ai essayé à France Télévisions, et rien. Pourtant, j'ai été recommandé par des gens de ce milieu.

Je ne sais pas si mon handicap joue un rôle. Peut-être qu'ils s'imaginent que ce sera dur à gérer. Mais j'aimerais tellement les avoir en face de moi et leur dire : *« Mesdames et Messieurs les recruteurs, je ne vais pas vous le cacher, je ne suis pas le plus rapide dans mon travail. Je sais que, dans ce genre de milieu, il faut travailler vite. Cependant, quand je m'y mets, mon travail est toujours bien fait. Mon "handicap" me permet d'être minutieux, méticuleux, rigoureux. Donc si vous cherchez quelqu'un qui aime l'audiovisuel, qui fait du travail de qualité et qui aime le montage, bah prenez-moi. »*

Luc, 24 ans, Persan

quel bac dois-je passer pour devenir policier ?

Hugo veut devenir policier. Pour ça, il a choisi la filière pro et découvert... l'ennui. Depuis, il se pose plein de questions sur son orientation.

J'ai toujours voulu me sentir utile. Parfois, mon oncle venait me voir pendant son service. Quand je le voyais en uniforme, je me disais qu'un jour je serai comme lui. Qu'un jour, je serai policier. Depuis l'âge de mes 14 ans, je veux faire ce métier. C'est mon rêve. C'est le genre de boulot dans lequel on ne s'ennuie pas car chaque jour est différent. Il y a beaucoup d'action et d'adrénaline. J'aimerais devenir officier de police ou policier maître-chien. C'est un agent de police qui a lui-même dressé son chien. Il peut faire plusieurs missions : des missions de recherche de drogues, d'armes, d'argent, ou des missions de maintien de l'ordre. J'aime l'idée d'avoir un chien comme collègue de travail.

Après, j'ai conscience que tout n'est pas parfait dans la police. Je pense aux violences policières par exemple. Je trouve ça honteux. Les policiers qui font ce métier doivent suivre une déontologie. J'entends certaines personnes qui les défendent en disant que ces violences se passent parce qu'ils sont en situation de stress ou de fatigue, mais ce n'est pas une excuse. En choisissant de faire ce métier, on choisit de respecter certaines règles, dont celle d'être exemplaire.

Dès la troisième, au moment de l'orientation, j'ai voulu mettre toutes les chances de mon côté pour trouver une filière qui me donnerait les bases nécessaires. J'ai découvert le bac professionnel métiers de la sécurité grâce à la conseillère d'orientation de mon collège. Mon professeur principal m'a encouragé à suivre cette formation et je l'ai choisie car je voulais quelque chose de concret pour mieux apprendre.

Mais on avait oublié de me dire qu'en pro, le niveau était plus lent qu'en générale sur les matières classiques, comme le français, l'anglais ou l'espagnol. Du coup... je m'ennuie énormément. En cours de français, on revoit comment faire une rédaction. On nous demande des devoirs de français sur deux pages alors que je rédigeais déjà quatre pages en troisième.

. revenir en générale

Depuis que je suis en bac pro, j'ai 15,30 de moyenne générale, mais j'ai l'impression d'avoir ces notes sans bosser et ça ne me plaît pas. J'ai le sentiment de ne pas mériter les résultats que j'ai. Qu'ils ont peu de valeur. J'ai l'impression de ne rien apprendre. Depuis, je n'ai plus qu'une idée en tête : revenir en générale.

Les choses ne sont pas si faciles. J'en ai parlé à ma mère, qui comprenait mon sentiment de regret. Elle a envoyé un mail à mon professeur principal, qui m'en a parlé le lendemain matin. Il m'a dit qu'il comprenait mes doutes et que, pour lui, j'avais les capacités pour aller en générale. Dès la semaine qui a suivi, j'ai eu un rendez-vous avec le proviseur de mon lycée, la conseillère d'orientation et mon professeur principal. Ma mère était aussi là. Ça m'a permis de connaître les procédures pour retourner en générale. Il faut d'abord avoir l'avis favorable du conseil de classe de troisième, mais je ne l'ai pas eu car j'avais arrêté de travailler.

Plus je réfléchis à mon orientation et plus les choses se corsent. Après le bac, j'aimerais faire un BTS mais ce sont les élèves en pro qui sont prioritaires pour ces diplômes. Alors partir ou rester en pro ? Je ne sais pas, mais il faut que je me dépêche car, à ce rythme-là, je n'aurai pas de bac du tout et adieu le rêve de devenir policier.

Hugo, 16 ans, Vauréal

joueur ou arbitre ? *j'ai fait mon choix*

**Matthieu se forme pour devenir arbitre professionnel de football.
Une décision prise après une grosse blessure.**

Je ne peux pas vivre sans sport. C'est primordial pour moi. Parmi tous les sports que j'ai testés, le foot reste mon préféré. Ça a vite été une révélation. J'ai toujours voulu faire du foot, mais ma famille avait des problèmes financiers et je ne pouvais pas pratiquer ce sport incroyable. Mes parents sont policiers. Et si à présent tout s'est arrangé car ils touchent plusieurs primes, la vie n'a pas toujours été simple.

Avant, à cause de ces problèmes d'argent, je devais me priver de sorties pour que l'on puisse manger le soir. Notre logement était trop petit et je devais dormir dans la même chambre que ma sœur, à Osny. Mes parents dormaient dans le salon. C'était parfois gênant avec mes potes car, quand on parlait de sorties, je disais toujours que j'avais un truc de prévu.

. devenir pro autrement

Mes années foot se sont bien passées jusqu'à ce match amical contre Chars où je me suis blessé au genou. Les pompiers m'ont amené à l'hôpital pour me faire passer une radio, et elle a révélé que j'étais passé à 7mm de me déchirer les ligaments croisés. Quand j'ai appris que je n'allais pas faire de sport pendant six mois, j'étais triste mais à la fois content que ça ne soit pas trop grave. J'ai dû faire des séances de rééducation pendant de nombreux mois. Au début, c'était très compliqué car j'avais mal à mon genou tout le temps. J'avais aussi peur du regard des autres. Qu'on se moque de moi, donc je sortais très peu avec mes béquilles.

Mais, après, je suis revenu sur le terrain. Dans un autre rôle : celui d'arbitre. Je savais que je ne pourrai plus percer au niveau pro en tant que joueur. L'arbitrage était la meilleure alternative. J'ai demandé au président de mon club de m'inscrire aux formations d'arbitrage et il a accepté. Dans le cadre de cette formation, on a des rendez-vous chaque samedi, et on apprend les différentes règles du jeu pour devenir arbitre. J'ai passé l'examen pour valider mes connaissances et j'ai eu la note de 36 sur 40. Un vrai succès. J'ai été convoqué au district du Val-d'Oise, à Baillet-en-France, pour qu'on me remette mon écusson. J'étais fier de l'obtenir car ça signifiait que je pouvais commencer à arbitrer.

Je gagne 70 euros par match. J'entame maintenant l'échelon supérieur. La formation au niveau régional. J'ai réussi la partie théorique et il ne manque plus que la partie physique. Ça se fait en deux temps. D'abord du Luc Léger. En gros, c'est arriver d'un point A à un point B en un temps limité. Ensuite du « 15/20 ». C'est courir 70 mètres en 15 secondes, puis on a 20 secondes de récup, et tout ça 30 fois de suite. Ce n'est pas facile, mais il faut en passer par là pour devenir arbitre professionnel. J'aimerais en faire mon métier et devenir comme Stéphanie Frappart. Elle a été élue meilleure arbitre du monde. C'est un modèle pour nous, les futurs arbitres de France.

Matthieu, 16 ans, Buchet

je ramasse les déchets des autres

Quitterie aime se balader dans la nature. Mais, à chaque sortie, c'est la même histoire. Des déchets dans les forêts et les rivières, et un sentiment de ras-le-bol grandissant.

Une canette de Coca qui flotte dans la rivière près de chez moi. Un paquet de bonbons rejeté par l'eau. Et même... une balle de golf trouvée par ma sœur. Les déchets à la campagne sont une réalité et j'en ai marre. J'habite à Chars, un petit village classique avec son église, son fleuriste, sa boulangerie et sa gare, tout près de la nature. On pourrait croire qu'on est loin de la pollution des grandes villes, mais ce n'est pas le cas.

L'autre fois, lorsqu'on se baladait en forêt avec ma mère, nous avons trouvé tellement de déchets que je suis rentrée chez moi prendre un sac poubelle et qu'à deux, nous avons tout ramassé. Ces situations sont courantes. Presque à chaque fois qu'on sort. Ramasser les déchets des autres est presque devenue une activité régulière. Je déteste cette situation.

Elle m'attriste car tous ces gens qui jettent leurs ordures n'importe où ne voient pas qu'ils polluent la planète.

Quitterie, 11 ans, Chars

bienvenu dans mon collège **écolo**

Amalia va en cours dans un éco-collège. Elle y apprend tous les gestes nécessaires à la protection de l'environnement.

Des poules pour avoir des œufs frais le matin. Du compost alimentaire avec les restes de la cantine. Une butte avec plusieurs pommiers. Non, ce n'est pas ma maison que je décris, mais mon collège. Ou plutôt : mon « éco-collège ». On le reconnaît à son drapeau vert. Un collège pas tout à fait comme les autres puisqu'on nous sensibilise à l'écologie. Lorsque vous entrez, vous pouvez voir un grand trou qui se transforme en mini-lac quand il pleut, et la butte dehors est le paradis des insectes. En sixième, on a observé les vers de terre dans une pomme. C'était très amusant. On a aussi vu des grenouilles. À la cantine, le lundi c'est végétarien et tous les menus sont bios.

Chaque année, il y a deux élèves élus pour faire attention à l'environnement au collège et dans ses alentours. On vote pour eux en même temps que les délégués de classe. Faire attention, ça veut dire qu'ils font des réunions pour parler de l'écologie au collège. Ils aident à ramasser les déchets dans les cours de récréation. Organisent des événements avec la direction et les parents d'élèves. Ils sont aidés par un autre monsieur qui s'occupe des travaux dans le bâtiment.

Avant d'être dans ce collège, je ne prêtai pas attention à l'écologie. Je ne me suis jamais présentée pour être éco-déléguée, mais quand on voit tous les problèmes qu'il y a avec le réchauffement climatique, on se dit qu'il faut faire attention car le monde ne va plus. J'essaie d'importer les bons gestes de l'école à la maison. Je ne laisse plus couler l'eau en continu quand je me lave les mains. Pareil si je fais la vaisselle. On achète certains produits bio. Quand mon chewing-gum n'a plus de goût et que je n'ai pas de poubelle à proximité, je ne le jette pas dehors : je le mets dans un papier en attendant de rentrer chez moi pour le jeter comme tous autres déchets. Et quand ma maman veut jeter le sien par la fenêtre, je lui crie : « *NON maman !* »

Amalia, 14 ans, Marines





mon village

étouffe sous les déchets

Dans le village de Noémie, la pollution fait partie du paysage. Un spectacle qui la désole. Pour elle, être écolo est une nécessité.

Bray-et-Lû est un village à la campagne, à quelques kilomètres d'Ambleville, non loin de l'Eure. Il y a des habitations, des rues, des impasses, une ferme avec des champs, des vaches... et de la pollution. Moins qu'à Paris, c'est vrai. J'y suis allée il y a quelques mois et il y avait de tout par terre. Des canettes, des bouteilles en plastique, des paquets de chips, des sacs plastiques laissés sur les trottoirs. Les sacs poubelles étaient au bord des routes à cause de la grève des éboueurs. Le chaos.

Dans ma campagne, on trouve la même chose sur les routes, les stades, les trottoirs ou dans les parcs. Le pire, c'est qu'il y a des poubelles dans ces zones. Je ne comprends pas les gens. Ça prend combien de temps de faire trois pas et de jeter ses déchets à la poubelle ? Pas longtemps. Ils passent devant, ils ont juste à tendre le bras. Ce n'est pas compliqué. Dans la forêt, on peut voir des déchets sauvages. Là encore ce sont des sacs poubelles, mais il peut aussi y avoir des appareils électroménagers. Une fois, j'ai vu des jantes de voiture dans un champ. Derrière la mairie, il y a des bouteilles en verre.

. les saisons détraquées

Je vois l'environnement et ma campagne se dégrader d'année en année, et ça m'inquiète. Fin février, j'ai remarqué que certains insectes étaient déjà présents, comme les guêpes, quelques papillons, parfois même des lézards. Les fleurs ont commencé à arriver trop vite. Certaines ont éclos à cause de la chaleur causée par le réchauffement climatique. La météo ne va pas avec les saisons. Durant l'automne, les feuilles des arbres sont tombées plus tard par rapport aux autres années. En hiver, il ne neige presque plus. Au printemps, il fait trop chaud. Ce n'est même pas encore l'été et la chaleur est déjà épouvantable.

Le réchauffement climatique me préoccupe beaucoup. Je m'informe sur le sujet grâce aux réseaux sociaux et à la télévision. Même si je trouve qu'à la télé, l'environnement ne fait jamais les gros titres. Il faudrait penser à ouvrir le journal sur ces sujets. C'est sur Instagram pendant le premier confinement que j'ai pris conscience de la gravité des choses, en regardant des vidéos et des photos. On voyait des animaux en train de mourir et des déchets qui traînaient au fond des océans. D'autres posts montraient carrément la planète en train d'exploser à cause du réchauffement climatique.

. mon premier vote est écolo

Je veux faire partie de celles qui aident à changer les choses, alors pendant l'élection présidentielle, j'ai voté écolo. C'était la première fois que je votais. Puis j'ai vu les résultats... Quelle déception. J'ai compris qu'avec ce président, rien n'allait changer. Mes parents sont du même avis et, à la maison, on essaie de faire attention. On trie. On mange bio. C'est un peu plus cher que les autres produits, mais sur les laitages, les féculents ou le café, ça va encore. Quant à ma mère, elle fume, mais ne jette jamais ses mégots par terre. On consomme moins d'eau en privilégiant les douches et je ne laisse pas d'appareils en veille toute la nuit.

En mars, j'ai même fait un séjour au moulin de Pont Rû et testé pour la première fois un repas 100 % végétarien. C'était une grande première et ça m'a plu. Le Pont Rû, c'est un lieu à part dans le Vexin. C'est tenu par des écolos. Ils ont recréé un environnement agréable dans lequel la nature est respectée. Le moulin est constitué de deux bâtiments. Il y a un jardin dans lequel on peut voir un potager où sont plantés des légumes bio.

Tous les bons gestes sont bons à prendre si on veut freiner le réchauffement climatique. Je suis en train de passer mon permis, mais même si je l'ai, je continuerai à privilégier les transports en commun. Car, aujourd'hui, l'avenir de la prochaine génération est en jeu.

Noémie, 22 ans, Bray-et-Lû

je veux que mon jeu vidéo devienne ma **réalité**

Évan adore les jeux vidéo de guerre. Son rêve plus tard ? Devenir militaire. Mais une maladie pourrait l'en empêcher.

Ce rêve a commencé très tôt. Avec des jeux vidéo comme *Call of Duty: Black Ops 2*. Mon grand frère y jouait énormément et, en le regardant, j'ai été très vite attiré. J'avais 8 ans. J'ai adoré l'histoire et ses scènes d'action. J'y jouais en cachette. J'ai commencé à m'intéresser à l'armée et aux forces spéciales. J'adore ça. L'armée est importante pour moi car ça représente la fierté d'un pays. Être capable de se battre pour le pays qu'on aime, de faire des missions importantes, comme dans le jeu auquel je jouais. Cet avenir, j'en rêvais.

J'ai commencé par endurcir mon corps. À partir du collège, je me suis mis au sport, avec le basket trois fois par semaine. J'ai commencé la musculation. J'ai changé mon mode de vie et ça a été très dur. J'ai réduit les fast-foods pour manger plus sainement, avoir plus de légumes dans l'assiette. Ça a marché. J'étais rond en sixième et j'ai commencé à perdre du poids. Mon objectif était clair : l'armée de terre et les forces spéciales. Je voulais appartenir au 13^e régiment de dragons. C'est un groupement d'appui qui est en retrait, camouflé dans des endroits pour ne pas se faire voir.

. le coup d'arrêt

Pour me préparer, j'ai regardé beaucoup de vidéos YouTube de la chaîne « Gamology France ». Dessus, il y a un agent des forces spéciales qui réagit à des jeux vidéo de guerre et qui donne des conseils.

Il avait réagi à la campagne de *Call of Duty: Modern Warfare 2* en nous expliquant comment rentrer dans une pièce en étant à couvert sans se faire tirer dessus, et plein d'autres trucs. Je suis même prêt à faire le SNU (service national universel). C'est une formation très intéressante où on irait aider les pauvres en leur donnant de la nourriture et faire d'autres missions. L'idée me plaît et j'espère qu'il sera mis en place, car je pense que c'est l'occasion pour nous d'évoluer mentalement et de nous faire des amis. Et puis, je regrette un peu que le service militaire ait disparu.

Pour être sûr de réussir dans l'armée, je me suis même orienté vers une filière sécurité au lycée de Chars. C'était censé m'aider à être plus sportif. À avoir plus de culture générale et à me perfectionner pour atteindre mon rêve. Cette année, on a appris des trucs sur les rondes, les tests radios ou les premiers secours. Mais tout ce travail et cette énergie risquent de n'avoir servi... à rien.

J'ai récemment appris que j'avais une maladie qui pourrait empêcher tout ça. Une spondylarthrite qui bloque certains muscles. J'ai des douleurs au bassin, dans le bas du dos, au cou. C'est comme sentir une douleur classique, mais multipliée par deux. Je ne pourrai peut-être pas passer les tests de l'armée, mais je ne compte pas abandonner. Je vais continuer et peut-être que j'arriverai à devenir militaire.

Évan, 16 ans, Vauréal

devenir un homme, j'y ai pensé

Son corps qui a changé avec la puberté, son genre qu'elle a remis en question, et son père qui a désapprouvé ses décisions. Mackenzie a beaucoup souffert de ce cocktail.

J'étais en sixième et je n'avais pas beaucoup d'amis. À ce moment-là, j'étais perchée. J'étais dans mon monde quoi. J'imaginai des choses impossibles pour moi. Depuis la naissance de ma sœur, c'est le centre de la famille. Tout le monde ne parle que d'elle, j'étais jalouse à un point improbable. Quand elle est née, elle a eu des problèmes de santé. Elle s'est cassée au moins six fois les bras (un à tour de rôle). Un jour, elle a fait un soleil par-dessus son vélo et s'est cassée les dents. J'ai paniqué et je me suis rejetée la faute sur moi-même. Pendant les repas de famille, c'était toujours elle le sujet. Ça me mettait hors de moi. Je faisais des bêtises enfantines pour attirer l'attention de mes parents. Mais quand j'ai commencé à grandir, j'ai arrêté tout ça.

Alors quand j'ai sorti la chose qui va suivre, mes parents ont pensé que c'était une nouvelle façon d'attirer l'attention. Cette chose, elle est née un jour dans ma tête. C'était sous la forme d'une question : *« Pourquoi ne pas être un garçon ? Pourquoi ne pas en devenir un ? »* À partir de là, l'envie débordante d'avoir un machin entre les jambes est devenue vitale.

Je me suis ensuite renseignée sur le prix (entre 1 000 et 9 000 euros, de ce que j'avais vu), sur l'âge auquel on pouvait avoir une opération et sur les cicatrices que ça laisserait (mentalement et physiquement). Je sais aussi qu'une opération pour enlever la poitrine coûte le même prix et que les cicatrices sont assez visibles. Ça fait comme des carrés autour de nos pectoraux et les tétons seront plus gros qu'un garçon. Merci internet de m'avoir dit que c'était extrêmement cher et que, si je le faisais, je ne pourrais plus retourner en arrière.

. « une erreur de la nature »

J'allais mal. Alors pour me sentir bien, je me suis mutilée. Ce n'est pas arrivé très souvent, mais mon bras s'en souvient. Quand ma mère l'a vu, c'était la fin. *« Faut aller voir la psy et bla-bla-bla... ! »* La première fois que je l'ai vue, on a surtout parlé de sexualité. Je pensais être transsexuelle. Donc si j'étais un homme et que j'aimais les hommes, alors j'étais gay. Je regrette tellement d'avoir eu des pensées comme ça...

Une fois par semaine, le mercredi, j'allais la voir. La troisième fois que je l'ai vue, je lui ai dit : *« Madame, je veux devenir un homme. »* Elle fixait mes yeux remplis de larmes, un sourire aux lèvres. Elle savait très bien que j'étais très sérieuse. Mes parents n'y croyaient pas. *« Ce n'est qu'une question de temps, ça va passer »*, répétaient-ils. Moi, je continuais de pleurer avec cette idée en tête.

J'écrivais beaucoup mes pensées dans des cahiers. Un jour, j'ai retrouvé un cahier avec des pages et des pages entières où je disais que je n'aimais que les hommes, que les femmes étaient « une erreur de la nature » et que si je ne devenais pas un garçon, la mort m'attendrait à bras ouverts. J'ai tellement honte de moi.

Les choses ont empiré avec l'arrivée de mes règles. Ce liquide rouge qui sent mauvais me mettait hors de moi. C'est si dur d'expliquer pourquoi cette chose qui peut produire la vie et qui est naturelle m'a traumatisée. Quand je voyais la substance, ma gorge se serrait et je voulais simplement mourir. Puis, je me suis refait une deuxième cicatrice, pour faire passer ma colère et mon dégoût. Ma mère n'a pas du tout aimé alors elle m'a renvoyée voir cette psy si aimable et compréhensive avec moi. Je me sentais écoutée avec elle.

. appelez-moi Romain

Pendant pratiquement un an et demi, mes amis m'ont appelée par un nom masculin, Romain, et mes pronoms étaient « il, lui ». Chaque moment où je pouvais avoir de l'attention, je saisisais cette « chance » pour parler de mes problèmes personnels. Je disais à tout le monde que j'étais un monstre, et tout le monde venait pour me consoler. Puis, ma psy m'a sauvé la vie. Elle m'a réanimée. Je ne dessinais plus. Je n'avais plus d'imagination. J'étais vide. Comme si une partie de mon corps manquait. Elle m'a envoyée chez une sage-femme et celle-ci m'a prescrit des pilules. Quelques semaines plus tard, j'avais un *bander*, un bandeau pour écraser la poitrine. Depuis, je prends la pilule chaque jour à la même heure et je n'ai mis qu'une ou deux fois le *bander*.

Cette pilule, aujourd'hui encore, m'est vitale. Elle m'arrête complètement les règles. Je suis bien fière de ne pas avoir chaque mois un truc que je n'apprécie pas et qui arrive par surprise en mode : « *Coucou, c'est moi !* » D'ailleurs, il n'y a pas longtemps, j'ai eu un décalage corporel et du sang est sorti de là où je pense. Mes yeux se sont écartés, remplis de larmes. J'étais en hyperventilation. Mon cœur battait fort. J'ai paniqué fort, très fort. C'était une sorte de microtraumatisme. Il y avait du sang sur la moitié de ma main, car j'étais aux toilettes après avoir fini de faire pipi. J'ai vraiment paniqué. Quelque temps après, je ne sais plus pourquoi, ma mère m'a demandé : « *Es-tu prête à ravoïr tes règles ?* » En y réfléchissant bien, je ne suis pas du tout prête.

Mes parents, enfin surtout mon père, ne voulaient pas l'accepter et ne se voyaient pas me genrer en homme. Ma mère disait qu'elle allait s'y habituer même si ça prendrait du temps. Aujourd'hui, des questions reviennent brièvement dans ma tête, mais j'y renonce. Je vais quand même sur internet et je regarde les prix, même si je sais combien cette opération coûte. Maintenant, c'est fini, même si j'ai honte de moi et de certaines choses que j'ai dites. Ça laisse des traces dans mon esprit. Des cicatrices, comme celles qui sont sur mes bras. Mais comme le diraient Bigflo et Oli : « *Les cicatrices c'est pour se rappeler qu'on s'en est sorti.* »

Mackenzie, 14 ans, Le Perchay

sans-papiers, je vis en **décalé**

Walid n'a pas de papiers français. Il tente de faire sa place entre Chars et Pontoise, malgré les difficultés que lui pose son statut.

Pourquoi est-on venu en France ? Comme tous les immigrés, c'est pour avoir une vie meilleure. Je viens du Maroc. Je suis arrivé en France en 2019 avec ma mère et mes frères et sœurs. On est venus avec un visa touristique chez mon oncle à Pontoise. Lorsqu'il s'est terminé, on m'a demandé si je voulais rester. Je n'ai pas réfléchi une seconde. J'ai dit oui. Je me retrouve donc à Pontoise, sans papiers.

J'aime cette ville. C'est un lieu touristique avec une cathédrale. Il y a beaucoup de choses à faire ainsi qu'un centre commercial. Avant, j'habitais à Casablanca. Pas dans la Medina ni dans les beaux quartiers, mais à Sbata. C'est un des arrondissements de la ville. C'est un peu le Saint-Denis ou le Sarcelles du Maroc. Ce n'était pas du tout sécurisé. Je m'y battais tout le temps. J'avais un vélo et on a essayé de me le voler à plusieurs reprises. On me suivait chez moi. Tu ne pouvais pas sortir avec un téléphone sans te le faire voler. C'est beaucoup mieux d'être ici, même si ça n'a pas toujours été facile.

En arrivant, je ne parlais pas français. C'était trop galère car, quand j'allais à l'école, je ne traînais qu'avec des gens comme moi. J'avais du mal à trouver ma place. On n'avait pas la même langue mais on essayait de se comprendre. Il y avait un peu de moqueries. Mais j'ai finalement appris, surtout en traînant avec un pote marocain qui parle arabe et français. Aujourd'hui, je suis au lycée à Chars. Chars, c'est un village paumé. Il n'y a rien. Je ne passe pas de temps ici en dehors de l'école. Même le grec il n'est pas bon. À la boulangerie, ils vendent des pains au chocolat sans chocolat. Je ne recommande pas du tout. C'est drôle car la campagne française n'a rien à voir avec celle du Maroc. Chez nous c'est plus des maisons tout en pierre dans les montagnes, comme à Taroudant. Il y a plus de commerces, d'épiceries, de petits restaurants. À Chars, il n'y a pas tout ça.

. comment s'intégrer sans papiers ?

Pour retrouver un peu d'ambiance, je vais en ville, mais je dois faire attention vu que je n'ai pas de papiers, surtout si je croise la police. Mes parents ont très peur quand je descends à Paris. Là-bas, il y a beaucoup de contrôles d'identité, notamment à Gare du Nord ou Châtelet. Je suis encore mineur donc ça va. Mais dans deux ans, je serai majeur, donc on essaie de faire les démarches pour avoir la nationalité.

Ma mère est allée voir un avocat que d'autres immigrés lui ont conseillé. Apparemment, elle doit d'abord faire ses papiers à elle pour faire la demande pour moi. On aura d'abord une carte de circulation et plus tard, si je reste étudiant, j'aurai une carte d'étudiant et un titre de séjour. Sinon, je devrai chercher un CDI. Ne pas avoir de papiers, c'est parfois galère. Ça ne m'a pas posé problème pour l'inscription à l'école ou pour faire du sport. Mais je voulais me faire poser un appareil dentaire et je ne pouvais pas car on n'a pas la carte Vitale. On compte sur l'aide médicale d'État, mais beaucoup de médicaments ne sont pas remboursés.

Ça n'est pas simple non plus pour mes objectifs professionnels. L'année prochaine, je veux aller en alternance mais je ne sais pas si j'ai besoin de papiers ou pas. J'ai pu m'en sortir pour le stage de troisième car mon oncle m'a présenté à un électricien. Le patron m'a dit que je bossais bien et je pense que c'est un boulot qui me va. J'aime bien l'idée de devenir électricien indépendant. De travailler et décider de mes horaires moi-même. Je n'ai pas envie de rester assis derrière un bureau toute la journée.

Plus tard, si je réussis, je pourrais peut-être même retourner au Maroc de temps en temps. Ça me manque. Ça fait plus de trois ans que je n'ai pas voyagé. Au Maroc, j'ai des cousins. On passait beaucoup de temps ensemble. On pouvait sortir la nuit, s'amuser sans problème. Je pourrais y aller aujourd'hui. Mais comment revenir ici après, sans papiers français ?

Walid, 16 ans, Pontoise

plus tard je serai **beatmaker**

Thomas compose de la musique sur son ordinateur. Il s'entraîne dans sa chambre aménagée en petit studio. Percer, c'est son rêve.

Ma chambre, c'est un studio de musique. J'ai deux grosses enceintes et deux claviers Midi. Ce changement dans ma vie, il a commencé en quatrième, en faisant des tours de terrain en cours de sport. J'aime beaucoup la musique et un pote m'avait parlé de FL Studio. C'est un logiciel de musique assistée par ordinateur. J'ai installé la version démo et je n'ai rien compris. J'ai fait une prod bien nulle. Une prod, c'est une composition musicale destinée à un artiste pour qu'il pose dessus. Je l'ai encore dans mon tel.

Il m'a fallu un an pour que je fasse ma première prod potable. Ça ne volait pas très très haut, mais c'était déjà une petite fierté. Je l'ai fait écouter à max cinq personnes. C'est vraiment en seconde que j'ai commencé à prendre du niveau. On n'avait presque jamais cours. On finissait à midi deux fois par semaine. J'ai toujours voulu faire de la musique, mais je ne suis pas un rappeur. Du coup, je passais mon temps libre sur mes prods. J'ai appris à maîtriser le logiciel et je suis enfin passé de la version démo à la version pro... mais cracké quand même. Je n'ai pas le budget et ça peut coûter entre 80 et 300 euros. Cette année-là, mes grands-parents m'ont offert un clavier Midi. C'est un clavier qu'on peut brancher à un ordinateur.

Mes parents, eux, ne savaient pas trop ce que je faisais. Ils me voyaient sur un logiciel toute la journée et ne comprenaient rien, même s'ils savaient que je faisais de la musique. Une fois, je leur ai fait écouter une prod dont j'étais fier. Il y avait du piano. Des basses. Ça faisait un peu rap. J'avais mis deux jours à la sortir. Je leur ai dit de venir voir et ils étaient contents. J'ai dû sortir une dizaine de prods pendant mon année de seconde. Dès que j'en avais une bien, je l'écoutais en boucle pendant des heures et je la postais sur SoundCloud. J'ai commencé à apprendre le beatmaking et en 2022, le 1er novembre, j'ai lancé ma chaîne YouTube et vendu ma première prod.

Thomas, 16 ans, Santeuil

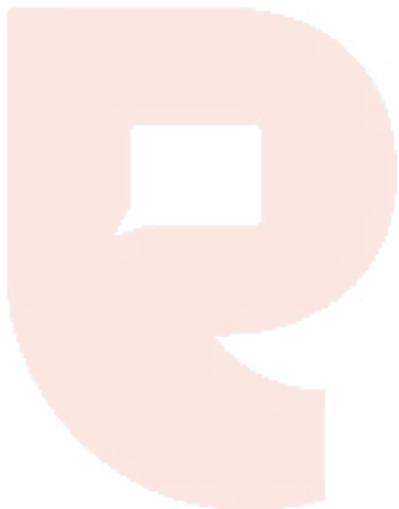
merci !

Nous remercions très chaleureusement **les jeunes du Vexin** qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leurs récits.

Merci à la **Fédération départementale des foyers ruraux** du Val d'Oise, tout particulièrement à Aurélie Deremetz, à l'initiative de cette résidence de journaliste.

Merci également aux **acteurs et actrices culturelles et éducatives** du territoire ayant participé à cette aventure éditoriale : Sophie Briand, Pascale Depierre et Amélie Desseix, principale et enseignantes au collège Roland Vasseur à Vigny, Eléa Desmots, professeure documentaliste au lycée professionnel du Vexin à Chars, Sabrina Magalhaes de Adosphère à Marines, Mélanie Le Rigoleur de l'**Association des oeuvres de jeunesse d'Ennery** (AOJE) et Olivier Coraillon et Fatou Diarra du dispositif **Vexin insertion bus emploi (VIBE)** porté par le **Plan régional d'insertion pour la jeunesse** du Val d'Oise.

Merci, enfin, à la **DRAC Île-de-France** et tout particulièrement à Nathalie Simonnet, conseillère action culturelle et territoriale, pour son enthousiasme et sa confiance dans la mise en œuvre de ce projet.



ZRP

accompagnement à l'écriture : Ludovic Clerima

photos : Ludovic Clerima

coordination éditoriale : Ludovic Clerima

partenariats : Lorène Cornet

édition et relecture : Ludovic Clerima, Salomé Dionisi, Nathalie Hof et Julie Szmul

conception graphique : Salomé Dionisi

contact : contact@zep.media

